VOL...

WINNIPEG, MARDI, 24 MAI 1921

NUMERO 50

... toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis - $2.00

Union Postale - - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.

619, Ave. McDermot

Téléphones - - A 1816—A 1817

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Le quatrième million

"Le quatrième million demandé par l'Action française a donc été souscrit jusqu'au dernier sou, et même au-delà. Cela a demandé des peines; qui le sait mieux que nos tenaces et généreux lecteurs? Les temps étaient dus, l'argent rare. Mais nous y voilà. Nous remercions chaleureusement nos amis. Nous nous félicitons de n'avoir mis en doute ni leur confiance, ni leur patriotisme, ni leur dévouement."

C'est par ces paroles que Monsieur Charles Maurras, de *L'Action française*, commence un long article où il remercie ses lecteurs de l'effort qu'ils viennent de faire et les félicite de leur succès.

Souscrire quatre millions en outre du prix d'abonnement au journal n'est pas banal, nous avons cru que ce fait de France méritait d'être noté.

L'Action française est l'organe du mouvement royaliste en France. A en juger par ce qu'elle vient d'obtenir en ce temps de crise industrielle et de gêne financière on est forcé de conclure que la république aux lois laïques intangibles pèse au coeur d'un grand nombre. Les lois laïques intangibles!! C'est la haine de sectaires sous le voile de grands mots. Périsse la France, s'il le faut, pourvu que leur haine pour tout ce qui est chrétien soit satisfaite.

L'Action française ne fait pas partie du groupe des journaux catholiques, mais le souci des intérêts de la patrie en font un organe conservateur des grandes traditions catholiques qui firent la France prospère et glorieuse.

Nous croyons utile de mettre nos lecteurs au courant du geste hardi de *l'Action française* demandant quatre millions à ses lecteurs pour étendre la sphère de son influence et affermir son action. Non pas que notre pensée aille à vouloir imiter de loin ou de près ce geste que nous admirons, mais par souci de faire remarquer quelle importance certaines gens attachent au fait d'avoir une voix publique pour travailler à la réalisation de leurs aspirations.

Aussi longtemps que la *Liberté* restera journal hebdomadaire, Dieu aidant, elle espère boucler son budget sans faire d'appel de fonds. Mais ce qu'elle ne demande pas pour elle-même, elle ose le demander pour nos trois grands quotidiens catholiques de langue française au Canada: l'*Action Catholique*, à Québec, le *Devoir*, à Montréal, et le *Droit*, à Ottawa. Voilà les trois grands champions de la cause catholique au Canada. Si nos lecteurs veulent leur donner notre place à leur foyer, nous ne le trouverons pas mauvais, car nous serions avantageusement remplacé. Ce que nous désirons c'est une solide culture d'idée et non une abondante récolte de gros sous. Nous ne méprisons pourtant pas ces derniers: s'ils sont de mauvais maîtres, ils sont parfois d'excellents serviteurs; au demeurant, indispensables pour faire de l'impression à une piastre de l'heure payée aux hommes, et cent trente piastres la tonne pour le papier.

Les royalistes de France ont su donner quatre millions pour la défense de leur idéal politique; quelle somme nos catholiques canadiens sont-ils prêts à verser pour la défense de leurs intérêts nationaux et religieux?

Les dernières campagnes entreprises pour la diffusion des journaux catholiques ont donné d'assez consolants résultats, mais comme nous sommes encore loin de la marque à atteindre, si nous voulons garder ce que nous avons et reprendre le terrain perdu.

Certains compromis, soi-disant honorables, qui ont abouti à la déroute complète de la cause catholique en certaines parties du pays, eussent pu être évités avec une bonne presse catholique au service de la vérité.

C'est l'heure de dire: "Mieux vaut tard que jamais".

L'exemple enti... sachons suivre celui qui nous vient de France.

Pour glorifier Dollard

Le mois de mai rappelle l'anniversaire de la mort de Dollard des Ormaux et de ses compagnons cher à tout coeur canadien français cher tout coeur canadien-français. Aussi considérons-nous comme un pieux devoir de relater ici en empruntant la plume d'un illustre académicien français, M. René Bazin, le glorieux et héroïque sacrifice de ces dix-sept jeunes gens.

Une fête à Montréal en l'honneur des 17 Français

La grande ville de Montréal qui s'appela d'abord Ville-Marie, a eu pour fondateur, en 1642, un Français opiniâtre et aventureux, le sieur de Maisonneuve. Celui-ci qui avait vu, dans le fleuve Saint-Laurent, une île très belle (1) à soixante lieues en amont de Québec, s'était résolu à y établir un fort, à bâtir une chapelle et un hôpital, qui seraient les deux premières maisons de la cité, l'une étant consacrée à la prière et l'autre à la pitié. Le gouverneur de la Nouvelle-France (2) essaya de la dissuader de son projet: il lui en representa le péril et l'incertitude. Les inondations ne ruineraient-elles pas la ville naissante? Les Iroquois (3) permettraient-ils à des blancs de s'établir dans la forêt et au bord d'un fleuve où le poisson abondait? Maisonneuve était un homme. Il répondit qu'il avait traversé l'Océan pour fonder une ville dans l'île de Montréal et qu'il l'y fonderait: qu'il n'était pas venu pour délibérer mais pour exécuter une résolution; et, que, d'ailleurs, tous les arbres de l'île fussent-ils changés en Iroquois, le spectacles ni le danger le détourneraient d'établir là une colonie française.

Il fit comme il avait dit. Mais, pendant de longues années, la ville nouvelle ne fut pas sûre. Les sauvages étaient partout embusqués. Ils incendiaient les moissons;ils épiaient les habitants qui allaient travailler aux champs; ils les tuaient; ils arrachaient les chevelures de leurs ennemis, afin d'en orner les haches de guerre. Leur audace allait croissant. Au printemps de 1660, les Français de Montréal s'inquiétèrent plus que de coutume, car de nombreuses bandes d'Iroquois pillaient la contrée, et menaçaient de se réunir pour assiéges le fort, et détruire la colonie naissante.

C'est au coeur des jeunes que les idées héroïques germent le plus vite. Un officier venait d'arriver de France; il avait vingt-cinq ans; il se nommait Adam Dollard des Ormeaux. S'il ne se trouve point, songeait-il, quelques hommes décidés à faire une diversion, et à couper la route aux Iroquois, jamais Ville-Marie ne s'élèvera et n'aura la paix. Nous pouvons encore sauver la colonie; il est probable que nous mourrons: mais la gloire sera belle. Quelques officiers plus anciens, auxquels il confia son projet, l'approuvèrent et prièrent seulement qu'on attendit, pour partir, la saison des semailles. "Je n'attendrai ni un jour, ni une heure de plus, lorsque j'aurai formé une poignée de solides gars décidés à me suivre," répondit Adam Dollard. Il chercha parmi les compagnons qui savaient tenir un fusil et tirer un vaient tenir une fusil et tirer un chevreuil, mais il ne prit que ceux qui avaient l'âme tout à fait haute. "As-tu peur de mourir pour Ville-Marie compagnon? Pas plus que toi. Alors je t'enrôle." Ils furent dix-sept en quelques jours. Le plus vieux n'avait que trente et un ans. C'était un chaufournier (4), Alonie des l'Estres. Tous, ils écrivent leur testament, font dire une messe et y communient. Puis ils descendent au bord fleuve, où les habitants de Ville-Marie, les parents, les amis chacun voulant avoir le dernier adieu, donner la dernière poignée de main, étaient rangés autour des parois. Et en route! Voici les plus braves qui s'éloignent.

A peine Adam Dollard a-t-il commencé à remonter le Saint-Laurent qu'il est attaqué, près de l'Ile Saint Paul, (5) par les Iroquois, et perd trois de ses hommes. Il faut revenir à Ville-Marie faire le plein en engageant trois compagnons nouveaux, remplacer un canot qui a sombré, et les provisions perdues. Ce sont les bagages qui retiennent le plus longtemps. On repart vert l'ouest, le 20 avril, on a du mal à remonter les grandes eaux du Saint-Laurent, puis celles de la rivière Ottawa (6). Le 1er mai, les dix-sept debarquent non loin du rapide (7) du Long Sault, gravissent les pentes qui dominent la rivière, et, de crainte d'une surprise, voulant se reposer, observer l'ennemi, l'empêcher, au besoin, de descendre vers Ville-Marie dans ses canots d'écorce, se mettant à l'abri derrière une muraille de pieux et de palissades abondonnée par les sauvages. Là, ils sont rejoints par une quarantaine de Hurons et d'Algonquins (8) alliés des Français et qui veulent, eux aussi, disent-ils, combattre les terribles Iroquois.

Il y eut quelques jours sans alerte. Puis, un des dix-sept, placé en sentinelle et qui observait la rivière, signala deux canots remplis de guerriers. C'était l'avant-garde d'une petite armée qui se dirigeait sur Québec, et qui espérait bien surprendre les Français, incendier la ville et avoir ensuite facilement raison des colonies de Ville-Marie et des Trois-Rivières. Adam Dollard ne s'était avancé si loin dans le pays que pour empêcher cette expédition, et, en se sacrifiant, sauver l'espoir français et les habitants paisibles des villes. Il fit tirer sur les Iroquois. Peu de temps après, trois cents, puis huit cents Peaux-Rouges (9) enveloppèrent la pauvre forteresse. Enfermés dans l'étroite enceinte, mal protégés par les poteaux de bois dont la plupart étaient pourris et tremblaient sous la pesée de la main, les assiégés et leurs alliés repoussèrent les assauts des Iroquois. Ils souffraient cruellement de la soif, car ils n'avaient aucune provision d'eau. Ils n'avaient point de pain, point de viande, et la farine qu'ils essayaient d'avaler ne passait point leur gorge. Le cinquième jour, au plus fort d'une attaque, tous les Hurons alliés, à l'exception de leur chef, abandonnent les Français sautent par-dessus la palissade, et se mêlent aux Iroquois, qui les ont appelés et leur ont promis la vie sauve. Les héros de France n'eussent pas été perdus si l'ennemi n'avait ainsi connu leur nombre. Ils ne sont que dix-sept, disent les traîtres. Et les Iroquois qui hésitaient reprennent courage et reviennent à l'assaut. Ils se précipitent contre la porte, l'enfoncent, pénètrent dans l'enceinte, et, un moment arrêtés par les Français qui, n'ayant plus de poudre et plus de balles, se défendent à coups de crosse, ils finissent par abattre le dernier des compagnons d'Adam Dollard.

Les sauvages avaient perdu trois cents de leurs guerriers. Et leur effroi fut si grand, qu'ils renoncèrent à poursuivre leur expédition, et qu'ils s'en retournèrent à la chasse, saus plus menacer Québec, Trois-Rivières et Ville-Marie. "Comment pourrons-nous vaincre les soldats blancs, disaient-ils s'ils ressemblent aux dix-sept qui ont combattu cinq jours dans le fort du Long Sault?

Quelques hommes, dévoués jusqu'à la mort, avaient donc sauvé tout un peuple. Ils étaient de notre race, ils étaient de notre foi, ils se sacrifiaient pour la France d'Amérique, et ils demandaient de la gloire. La gloire leur est acquise, et ceux qui portent aujourd'hui le nom de ces jeunes gens sont nobles à jamais, dans toutes les âmes.

Ecoutez le récit de la fête qui a eu lieu à Montréal, — la grande Ville-Marie — pour honorer le 250e anniversaire du combat. Ce jour-là, 29 mai 1910, la place d'armes était décorée de drapeaux. Une foule ardente, fière du passé, confiante dans l'avenir, libre, sous la tutelle anglaise, de parler et de penser à la manière de France enveloppait le monument élevé à la mémoire du gouverneur Maisonneuve. Les Anglais eux-mêmes, bien qu'ils ne fussent pas, comme les nôtres, à une fête de famille, avaient envoyé une couronne avec cette inscription:"Hommage des Anglais." Ils s'y connaissent en bravoure, ayant prouvé la leur et souffert de la nôtre. Le 65e bataillon, composé de canadiens-français en grande tenue, formait la haie, au pied de la statue. Au fond de la vaste place, on vit s'ouvrir le portail de l'église Notre-Dame, et toute une foule nouvelle se joindre à celle qui attendait. L'archevêque prit place dans une tribune. Tout le monde était debout. Alors, le capitaine Barré, du 65e s'avança jusqu'auprès du piédestal du monu-

(*Suite à la page 4*)

AU LONG-SAULT

Emouvante évocation de l'héroïsme de Dollard et ses compagnons par l'abbé L Groulx

Mesdames, Messieurs,

Depuis quelques heures que nous sommes ici nous éprouvons tous ensemble la vertu particulière, excitatrice et magique de ce coin de terre du Long-Sault. Des émanations d'héroïsme s'échappent du sol, flottent dans l'atmosphère; des fantômes de beaux chevaliers, au visage clair, à l'épée triomphante, passent devant nos yeux, et nous avons la certitude de communier à une humanité supérieure, plus grande que nature. Et nous, de race française, nous avons le bonheur de nous retrouver après presque trois siècles, parlant la même langue, gardant la même âme, continuant la même histoire, dans la fraternité de ces héros.

J'ai cherché, moi aussi, quelle réunion de rares vertus avait déterminé le fait d'armes du Long-Sault. Aujourd'hui, avec vous, j'essaie d'analyser l'arome spirituel qui monte de ce sol sacré, et je sens qu'il faut regarder plus haut que la terre et plus haut que les hommes. Si nous avons eu Dollard et ses compagnons; si un jour, dans notre première histoire, s'est insérée cette page de beauté unique, c'est qu'une belle nature française s'est rencontrée avec tous les enthousiasmes de la foi. Ces jeunes gens de notre race sont montés jusqu'à une telle grandeur parce que, croyants, ils avaient donné rendez-vous dans leur âme aux vertus surhumaines; parce qu'au commencement et jusqu'à la fin de leur sacrifice, ils avaient rencontré l'appui de Dieu.

Ils étaient jeunes; ils avaient autour d'eux des mères, des soeurs, des fiancées; l'un d'eux, ce Blaise Juillet, avait femme et quatre enfants. Ils avaient passé les mers pour venir se créer ici un établissement, ils avaient commencé de se faire de la terre et ils s'y sentaient fortement atachés; ils étaient l'élite d'une colonie qui n'avait qu'une poignée d'hommes; ils étaient les futurs chefs de famille, les fondateurs d'une race qui avaient toutes les raisons de se montrer économe de son sang; ils vivaient à une époque de terreur où chacun se terrait dans sa maison, où un grand nombre, découragés, s'apprêtaient à quitter le pays.

Mais ils étaient aussi de Ville-Marie, Villemarie, fondation de héros et de saints, miniature de la primitive Eglise dans les forêts du Nouveau-Monde; Villemarie qui a voulu se constituer aux portes de la barbarie le marche de l'Ouest, le rempart suprême de la Nouvelle-France; Villemarie où travaillent et prient ensemble des hommes et des femmes qui s'appellent Maisonneuve, Lambert Closse, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys; Villemarie, école de chevalerie où l'on bâtit la cité avec la truelle et l'épée, où l'on prie autant que l'on travaille et que l'on se bat, où tous les hommes valides sont miliciens de la Sainte Vierge et vivent dans la familiarité de la mort et de l'héroïsme. Dollard et les seize ont vécu une partie de leur jeunesse dans cette atmosphère de chevalerie chrétienne où les plus grands étaient ceux qui avaient le plus de foi, et quand ailleurs l'on tremblait, que terrifié l'on attendait chez soi l'invasion ou que l'on fuyait devant le barbare, dix-sept petits Montréalistes se levèrent, baisèrent au front la Nouvelle-France, tendirent leur gant au Dieu de nos martyrs, et, un jour d'avril 1660, décidaient de venir ici, sur le passage même des bandes iroquoises, accepter l'immortelle tranchée.

Ils ont eu besoin de leur foi pour concevoir l'idée de leur sacrifice. C'est à leur foi qu'ils vont aussi demander la force de l'accomplir. Autour d'eux on leur disait, même en ce temps-là, qu'ils n'étaient point le nombre et qu'ils seraient écrasés; on leur disait d'attendre, que ce n'était pas l'heure, qu'ils étaient des téméraires, qu'ils iraient compromettre leur cause et vainement sacrifier leur vie. Autour d'eux, il y avait des larmes étouffées, des sanglots qui leur prenaient le coeur, des étreintes qui voulaient les retenir et qui les enchainaient. Un moment toutes ces larmes et tous ces conseils de prudence et de faiblesse menacent de l'emporter. Un de leurs camarades se désiste de sa promesse et la fermeté du petit groupe menace de se dissoudre. C'est alors que les autres s'accrochent au soutien suprême. Dans une pensée de sublime désintéressement quelques-uns font leur testament et se dépouillent de leurs biens. Malgré tout ce qui les retient, un matin, les chevaliers se retrouvent tous les dix-sept dans la petite chapelle de l'Hôtel-Dieu. Là, ils se confessent et ils communient. Et quand ils se relèvent, plus forts que toutes les pusillanimités, convaincus que le nombre n'écrase pas des âmes, que la mort, pour sauver une cause, vaut mieux quelquefois que la vie, en présence des autels, à l'appel du prêtre et de leur chef Dollard, ceux qui vont partir lèvent la main et, par un serment solennel, s'engagent à ne demander et à n'accepter aucun quartier, mais à combattre jusqu'au dernier souffle de leur poitrine.

Les voici maintenant dans leur tranchée du Long-Sault. Autour d'eux, autour de leur fragile rempart de palissade, l'enfer s'est détaché. Huit cents barbares les assaillent jour et nuit de coups de feu et de clameurs sauvages. Dans leur fortin de pieux, étroitement serrés, les pauvres assiégés souffrent de la faim et de la soif. Ils passent aussi par les tentations de la peur. Quand l'ouragan des cris s'est élevé plus fort après l'arrivée des Iroquois du Richelieu, les Hurons terrorisés ont sauté la palissade et seul est resté celui-là qui avait donné sa parole aux Français. Les assiégés éprouvent aussi les tentations du coeur et du sang pendant ces huit longs jours et ces huit longues nuits de martyre où leur revient le paysage de Villemarie, le souvenir des choses qu'ils ont aimées, la figure de leurs mères, de leurs fiancées qu'ils ont laissées et qui, là-bas, par delà la montagne, les rappellent et leur tendent les bras. Maintenant qu'ils ont perdu tout espoir de vaincre, qu'ils peuvent tout au plus retarder leur mort et leur défaite de quelques heures, ils se demandent avec angoisse, eux aussi, s'ils n'ont pas follement sacrifié leur jeunesse et leur bonheur, s'ils n'auront pas vainement décimé Villemarie et la Nouvelle-France; ils se demandent si l'oubli après la mort ne planera pas éternellement sur le coteau funèbre du Long-Sault. Ah! dans leur détresse, quand cet ennemi plus terrible que le barbare a franchi la palissade et vient faire trembler leur coeur, où donc nos martyrs ont-ils trouvé la force de rester, de tenir jusqu'au bout? A cette heure suprême où les forces humaines d'ici-bas sont trop peu de chose pour tenir l'homme debout, face à la bataille, les dix-sept compagnons appelaient à leur aide la force qui ne fléchit pas. Contre la peur, le doute angoissant, les appels de la chair et du sang unis à la tempête du dehors, entre deux assauts, les enfants de Villemarie avaient recours à la force qui ne fléchit pas; ils prenaient leur coeur à deux mains, ils tombaient à genoux, appuyés sur leurs fusils, leurs yeux imploraient le ciel, et leurs doigts de combattants brûlés par la poudre remuaient les grains d'un chapelet. Ils priaient comme prient les martyrs; ils prièrent ainsi tant qu'ils furent quelques-uns. Et quand vint le suprême assaut, ils se relevèrent pour combatbattre des deux mains, à coups d'arquebuse, à coups de pistolet et à coups d'épée; jusqu'au bout, les chevaliers qui avaient prié gardèrent leur serment de ne pas demander quartier, et ils tombèrent le visage haut, face à l'ennemi, agitant au bout de leur poignet la croix de leur épée.

Mesdames, Messieurs, nous qui sommes venus ici chercher une inspiration et peut-être un mot d'ordre, nous savons maintenant à quelles conditions, puisque l'histoire recommence, puisque la barbarie est à nos portes, puisque l'âme de la Nouvelle-France est toujours assaillie, nous savons à quelles conditions de pareils sacrifices, de pareils gestes sauveurs resteront possibles. L'héroïsme français n'est d'aucun métier ni d'aucune profession. Parmi les jeunes hommes qui sont venus tomber ici, dans une attitude de martyrs, il y a deux cent soixante ans, presque tous étaient des humbles et des obscurs, de pauvres petits artisans, de petits ouvriers de France qui n'avaient que leurs bras et leur coeur. S'ils ont été si

(*Suite à la page 9*)



Jeanne Mance

Travail fait et lu par Mlle Marie-Antoinette Paradis, à une assemblée de la L. D. C. F.

Révérende Soeur Directrice,

Mesdemoiselles,

Les pages délicieuses que je viens de parcourir me font reporter mon souvenir vers le village de Domrémy, où une tendre enfant s'épanouissait dans l'amour de Dieu.

C'est la bienheureuse Jeanne d'Arc que nous vénérons aujourd'hui; toutefois ce n'est pas d'elle que je veux vous entretenir ce soir, mais bien d'une jeune fille qui porte le même nom et sur laquelle Dieu avait également jeté ses vues. Je vous dirai tout de suite quelle est mon héroïne et vous demanderai beaucoup d'indulgence pour le récit que je vais vous faire.

Jeanne Mance issue d'une famille honorable naquit en 1606 à Nogent-le-Roi en Bassigny. Jeanne à l'ombre du foyer vivait humble et cachée. On remarquait chez elle une piété angélique et de son âme émanaient toutes les vertus qu'on aime à voir chez les jeunes filles. Aussi, inutile de dire que cette pure enfant faisait la consolation des siens. Dès sa plus tendre enfance, personne ne pouvait s'y tromper, sa physionomie reflétait tous les signes d'une vocation supérieure. Elle était l'objet d'une tendre affection pour son père, procureur du roi à Nogent. Quoiqu'il chérissât cette enfant, ce n'est pas sur elle qu'il comptait pour faire honneur à son nom, mais bien sur ses six garçons.

Pourtant c'est elle qui fut appelée à le rendre célèbre, plutôt qu'un de ses frères qui entra dans la voie sublime du sacerdoce, car des cinq autres il n'est plus fait mention. Dieu parlait à cette jeune âme ardente et aimante, et jusqu'à l'âge de 34 ans elle se borna à consoler son vieux et vénéré père. Le monde pour elle n'avait aucun attrait; au contraire, elle éprouvait pour lui un profond dégoût et un ennui inexplicable. Dès l'âge de raison elle se nourrissait d'un indicible désir de vouer à Dieu une perpétuelle chasteté sans toutefois se sentir attirée vers la vie monastique. N'est-ce pas chose étrange, étonnante même? Une âme d'élite telle que Jeanne et n'avoir eu aucun penchant pour le cloître? Non elle devait chanter les gloires de Dieu autrement; n'était-elle pas plus heureuse comme cela, puisque Dieu la voulait ainsi!

Donc, jusqu'à ce que son heure fût arrivée, sans se soucier du lendemain elle vaquait à ses occupations quotidiennes et remplissait ses devoirs de chrétienne ayant toujours présente à la pensée le moment où il lui serait donné de s'élancer vers la mission que Dieu devait lui confier. Eblouissante fut la journée où cette heure sonna. Pour en venir à cette fin, Dieu devait meurtrir son coeur en brisant par la mort cette chaîne qui l'attachait à son bien-aimé père. Pour lui elle avait toujours eu la tendresse, le respect, qu'une enfant doit à l'auteur de ses jours. Ce lien étant rompu et rien ne l'attachant plus à la terre depuis que l'être le plus cher à son coeur l'avait quittée, elle tourna son regard plein d'amour vers le ciel, et, dans un élan suprême et le secret de son âme elle fit le sacrifice de sa vie.

Avant de s'engager dans cette voie elle s'est vue aux prises avec une épreuve terrible. L'appel divin était là, elle le sentait en son âme, mais l'ennemi de toute bonté, de tout acte généreux devait lui inspirer mille craintes, et lui suggérer maintes raisons pour l'empêcher de suivre cet appel. Elle fit part des troubles qui l'envahissaient à un prêtre dévoué et éclairé. Celui-ci prit tous les moyens pour éprouver cette vocation, — c'est par le feu qu'on éprouve le fer, — ainsi il voulait s'assurer qu'elle était solide. Après mûres réflexions, un jour il lui dit: "Allez en Canada, je vous en donne la permission, au nom de Dieu qui vous appelle."

Méditons un instant sur l'effet quasi divin qu'a dû produire en Jeanne cette réponse qui la tenait depuis assez longtemps dans une fiévreuse anxiété. Elle l'accueillit donc avec une joie inénarrable, et armée de courage et confiante en la Providence, elle prépara son départ.

Dieu devait bientôt faire connaître à Jeanne Mance les personnages qui pouvaient le mieux la seconder dans son oeuvre. C'était M. de la Dauversière et M. Olier qui à Meudon, s'étaient, sans pourtant s'être jamais rencontrés, jetés dans les bras l'un de l'autre. C'était encore le Père Lalemant, — oncle du martyr du même nom, — venu de Montréal à Paris dans l'intérêt de l'île Ville-Marie. Les Pères de Saint-Jure et Rapin lui furent aussi d'un précieux appui. C'est par l'entremise de ce dernier que Jeanne Mance fut présentée à Madame de Bullion, brûlant du saint zèle de la charité. Désirant la discrétion, elle s'enquit auprès de Jeanne du coût d'un hôpital à Montréal et lui demanda si elle n'en prendrait pas la direction? Celle-ci allégua son peu de santé pour assumer tant de responsabilités. Toutefois elle ne put refuser la somme de 1,200 livres que sa généreuse bienfaitrice la pressa d'accepter. C'est ainsi que Dieu se servait de Mme de Bullion pour bien marquer à Jeanne le but de son voyage dans le Nouveau-Monde. Elle s'embarqua donc spécialement pour le Canada vers 1641. C'est en la compagnie des personnages ci-dessus mentionnés ainsi qu'en celle de plusieurs prêtres qu'elle fit le trajet. Elle se trouva heureuse du privilège qui lui était donné d'assister au Saint Sacrifice de la Messe tous les matins.

Après avoir passé ce premier hiver à Québec où Jeanne Mance eut le bonheur de rencontrer Madame de la Peltrie, la petite expédition renforcée de MM. de Montmagny et du Puyseau, et Mme de la Peltrie, d'ouvriers et de soldats, arriva à Montréal le 17 mai 1642.

Il fut facile à Jeanne Mance de reconnaître l'île entrevue, dans une vision à Messieurs de la Dauversière et Olier. Elle fut chargée avec Mme de la Peltrie d'orner un autel où serait célébré la messe par le Père Vimont. On peut s'imaginer avec quel coeur elles remplirent cette tâche. Et pendant ce temps la Sainte Vierge présidait à tous les actes de Jeanne Mance, comme elle veillait sur la ville naissante qui lui fut consacrée solennellement par M. Olier en février 1643.

Cette première année fut marquée de conversions nombreuses et l'on conféra le baptême à beaucoup d'enfants, ce qui était bien de nature à encourager Jeanne Mance et ses dévoués collaborateurs. Cependant que les Iroquois et les Algonquins et les Hurons se faisaient la guerre. Les Français prenant partie pour ces deux dernières tribus, la haine des Iroquois se tourna alors vers les blancs. Il était donc plus que temps d'ériger un hôpital pour recueillir les malades et donner des soins aux blessés.

Madame de Bullion n'avait pas mis en oubli sa petite protégée non plus que l'idée qu'elle avait conçue d'avoir un hôpital; elle lui fit donc parvenir 12,000 livres, dont 6,000 devaient être versés pour les frais de cet édifice et y ajouta 2 mille livres afin que Mlle Mance pût s'en servir comme bon lui semblerait. Elle tenait cette fois à être ignorée et désirait que cet hôpital fût construit en l'honneur de saint Joseph.

Les ouvriers se mirent donc à l'oeuvre, et elle eut la joie de voir son désir réalisé. Mlle Mance redoubla de zèle et de charité, elle recueillit les malades et les blessés; mais la guerre continuait à faire beaucoup de ravages et on craignait même que toute la colonie fusse envahie par ces barbares. Jeanne était forte devant l'épreuve; d'ailleurs elle s'attendait à la souffrance, car il faut souffrir persécution pour arriver au but suprême. A toute heure du jour et de la nuit ils étaient menacés d'être broyés, martyrisés par ces brutes qui avaient soif du sang. Jusque là elle avait eu l'encouragement de ceux que la Providence avait mis sur sa route; elle avait su se tenir à la hauteur de toutes les angoisses qu'elle avait dû traverser, et elle croyait qu'après les huit années de déboires qu'elle avait dû subir, Ville-Marie était devenue indispensable et que l'épreuve était faite, mais un dard aigu devait traverser son coeur plus profondément encore. Tous ceux qui avaient prêté leur concours à cette oeuvre se tournèrent contre elle; c'était, pensaient-ils, de l'argent déboursé inutilement que d'aider à cette entreprise.

Mlle Mance ne s'alarma pas cependant plus que de raison, voyant en cela la volonté divine. Elle dut faire un voyage à Québec afin de se rendre compte de la situation, qui était très défavorable. A cette douleur qui la terrassait, d'autres plus angoissantes encore l'attendaient; elle apprit que son ami, le Père Rapin, avait cessé de vivre et que M. de la Dauversière était pour ainsi dire aux portes du tombeau, et en plus qu'il avait perdu tous ses biens.

Avait-elle donc peiné si longtemps pour en venir à un pareil résultat? Etait-ce donc en vain qu'elle s'était dévouée corps et âme à l'évangélisation de ces chers sauvages huit ans durant? Devait-elle tout abandonner? Est-ce que tout allait s'engouffrer dans l'abîme du passé? Ces pénibles réflexions la tinrent dans l'angoisse pour un peu de temps, mais toujours résignée et confiante en Celui qui est le Maître absolu de toutes choses, elle s'inclina humblement et renouvela son sacrifice. Elle devait et voulait au prix de sa vie maintenir cette ville. Elle avait jadis entendu dans l'intime de son âme l'appel divin: "Prends ta croix et suis moi." Dieu la soutiendrait, elle en était convaincue.

Elle se rendit donc à Paris, sentant que ce voyage était urgent, dans l'intention de tout confier à M. Olier. "Je lui parlerai avec confiance, dit-elle, et dans la sincérité de mon coeur, qui ne lui a rien caché." Cette âme sacerdotale sut comprendre celle de Jeanne et l'encouragea de ses conseils. Il lui promit de lui envoyer quatre de ses prêtres, mais les circonstances ne lui permirent pas d'exécuter son projet à l'instant. Ses démarches n'avaient pas été infructueuses, et elle espérait en l'avenir.

Avant de quitter définitivement la France elle voulut avoir un entretien avec ceux qui lui étaient d'un si grand secours dans cette oeuvre. Madame de Bullion lui fit un accueil des plus chaleureux et lui promit de continuer à l'aider et une ineffable joie devait lui être réservée: M. de la Dauversière avait recouvré la santé. Le coeur allégé elle retourna donc vers le petit coin de terre où elle avait laissé des amis anxieux. Car elle nourrissait l'espoir d'avoir des auxiliaires pour mener à bonne fin son oeuvre. Ne fût-ce pas le comble lorsqu'elle arriva à Québec et apprit la défaite des Hurons. De son coeur jaillit un hymne de reconnaissance à Dieu qui toujours la protégeait aux heures sombres et difficiles. Elle avait aussi pour la soutenir le souvenir des nombreux martyrs qui sont morts pour une si noble cause. Aussi était-elle calme et d'une sérénité remarquable pour affronter la cruauté des Iroquois, car ceux-ci continuaient leur attaques, ne voulant pas s'avouer vaincus après la première défaite. Ils se tournèrent surtout vers l'hôpital; plusieurs homicides furent commis et des maisons furent incendiées. Des consolations spirituelles dédommageaient la courageuse fondatrice cependant. Ses chers sauvages recevaient tous les jours l'instruction religieuse à l'hôpital, de deux Pères, et elle eut l'inaltérable joie de les voir communier solennellement le jour de Pâques.

Il serait trop long d'énumérer toutes les circonstances où ils ont eu à combattre, mais après avoir lutté et souffert pendant nombre d'années, ils remportèrent la victoire. C'est alors que les prisonniers, joyeux, retournèrent à leurs foyers. Les maisons furent reconstruites et tous prouvèrent leur profonde reconnaissance envers M. de Maisonneuve et Jeanne Mance qui ont déployé tant de dévouement.

Les habitants de Ville-Marie se réjouissaient en contemplant la chapelle qu'ils avaient érigée. La paix régnait maintenant et on ne songeait qu'à réparer les dommages causés par une guerre de dix ans. En prévision de l'avenir M. de Maisonneuve fit agrandir l'hôpital pour recueillir les malades. L'union était complète entre ses colons. Soeur Bourgeoys était venue se joindre à Mlle Mance et lui donner toute l'assistance possible auprès des pauvres et des malades.

Les nuages s'étaient dissipés et Ville-Marie s'acheminait vers la prospérité. M. Olier n'avait pas encore accompli sa promesse d'envoyer dans la personne de ses prêtres de l'aide au Canada. Les difficultés s'étant aplanies, il put enfin procurer cette joie à ceux qui avaient vécu dans l'attente depuis si longtemps. Quatre d'entre eux débarquèrent sur cette terre embaumée des vertus de piété et de charité. C'est dans ces nobles sentiments que les colons accueillirent les nouveaux arrivés. Au moment où M. Olier trouvait des remplaçants, il sentit sa fin prochaine, et avant que ceux qu'il avait désigné pour venir au Canada fussent rendus à destination, il avait rendu son âme à Dieu. Il mourut en odeur de sainteté et la guérison miraculeuse dont Jeanne Mance fut l'objet le prouve assez. C'est en hiver que Jeanne tombant sur la glace se démit le bras. Les deux chirurgiens qui la soignèrent ne se sont aperçus que de la fracture et non de la dislocation du poignet ce qui causa d'atroces souffrances à Mlle Mance.

"Je demeurais, dit-elle, tout à fait privée de l'usage de ma main, et de plus, j'en souffrais beaucoup. J'étais obligée de porter toujours le bras en écharpe, ne pouvant le soutenir autrement, ou sans quelque autre appui. Depuis le moment de ma fracture, je ne puis ni m'aider, ni me servir de ma main en aucune manière, ni en avoir la moindre liberté, en sorte qu'il me fallait habiller et servir comme un enfant."

Or, l'infirmité dont elle était affligée ne lui permettait plus désormais de se dévouer; elle se voyait obligée de laisser là l'oeuvre entreprise et de retourner à Paris. Après avoir mis ordres aux affaires et s'être assurée que tout irait bien en son absence, elle se rendit à Québec accompagnée de Soeur Bourgeoys. Tous étaient sous l'impression qu'elle faisait ce voyage pour sa santé, mais malgré ses souffrances inouïes elle s'occupait encore de son hôpital et voulait que son désir d'avoir des religieuses à Montréal se réalisât. Elle en s'en tint pas là, cependant. Arrivée à Paris elle visita la duchesse d'Aiguillon afin de recourir à sa générosité, mais ce fut sans succès. Un dernier espoir lui restait et elle courut chez Mme de Bullion solliciter de l'appui. Il lui fallait des remplaçantes car tout espoir de guérison était évanoui. Elle avait consulté les meilleurs médecins, et ils s'avouaient tous incapables de la guérir. D'autres même disaient que s'ils tentaient de rendre son bras normal, tout essai pourrait avoir de fâcheuses conséquences; elle pouvait même par le fait devenir paralysée. Mme de Bullion, qui affectionnait beaucoup Jeanne, et émue à la vue de tant de douleurs, et aussi ne voulant pas que cette oeuvre n'aboutit à rien, lui offrit vingt mille livres.

La situation était sauvée. Le coeur débordant de reconnaissance, Jeanne obtint du Directeur du Séminaire la faveur d'aller prier au tombeau de son digne successeur, M. Olier. L'entrée étant interdite aux femmes, elle s'y rendit un dimanche pendant la célébration de la grand'messe, où prêtres et ecclésiastiques assistaient. En rendant hommage à la dépouille mortelle de ce prêtre qui avait travaillé avec tant d'ardeur à la vigne du Seigneur, la pensée de lui demander sa guérison traversa son esprit. Si elle ne devait pas obtenir guérison complète, elle désirait du moins que la force nécessaire lui fut rendue afin de pouvoir se servir de son bras pour les choses les plus utiles. Voici ce qu'elle écrivait:

"O mon Dieu, je ne demande point de miracle, mais un peu de soulagement, et que je me puisse aider de mon bras."

Une joie ineffable envahit tout son être lorsqu'elle pénétra dans le sanctuaire où reposaient les restes de M. Olier. Elle conversait avec lui comme s'il eût été présent. Ensuite elle assista au Saint Sacrifice et communia de la main de M. Bretonvilliers. Avant que ce dernier se rendit à l'Eglise pour célébrer la Purification, elle le pria de lui donner la cassette renfermant le coeur de son ami. Dès qu'elle l'eût prise, elle se rendit compte du changement qui s'opérait dans son bras. Voici ce qu'elle rapporte:

"Aussitôt je sentis que ma main était devenue libre, et qu'elle soutenait sans appui le poids de la boîte où le coeur est renfermé: ce qui me surprit, m'étonna merveilleusement, et m'obligea de louer et de bénir la bonté divine de la grâce qu'elle me daignait faire, de manifester en moi la gloire et le mérite de son saint serviteur. Je sentis en même temps une chaleur extraordinaire se répandre par tout mon bras, jusqu'aux extrémités des doigts, et l'usage de ma main me fut rendu dès ce moment."

L'émotion que produisait en elle sa guérison était tellement intense qu'elle ne pouvait proférer une parole. Elle garda cependant son calme habitué et en union avec les prêtres et ecclésiastiques du Séminaire elle rendit grâce à Dieu de la faveur signalée dont Dieu l'avait comblée.

Elle coula les jours, les mois, les quelques années qui suivirent, dans la souffrance et la prière. Elle se faisait toute à tous, consolait les affligés et prodiguait les soins d'une mère aux malades, et cela, jusqu'à ce que son oeuvre soit accomplie.

La Congrégation de la Sainte-Famille était fondée, l'hôpital érigé et Mlle Mance s'en allait doucement vers sa dernière demeure. Sa vie fut tissée d'épreuves et jusqu'à son dernier soupir elle endura d'indicibles tourments.

Toutes tant que nous sommes nous avons une décision à prendre sur le choix de notre état de vie. Soit que Dieu fasse entendre à notre âme sa voix mélodieuse et nous dise comme à Marthe: "Tu as choisi la meilleure part; elle ne te sera pas ôtée", soit que nous nous engagions dans la voie commune, imitons l'exemple de Jeanne Mance. Soyons confiante en Dieu, résignée à Sa Sainte Volonté, et envers et contre tous accomplissons notre devoir et nous posséderons le bonheur.

Evangile

IIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Jean, VI, 56-59)

En ce temps-là, Jésus dit à la foule des Juifs: Ma chair est une vraie nourriture, et mon sang un vrai breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne; vos pères l'ont mangée, et ils sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Feuilleton de La "LIBERTÉ" No 9

REVE DE SUZY

PAR

HENRI ARDEL

(Suite)

— Mais je vous assure que j'ai beaucoup de... de sympathie pour vous...

— Comme pour un ami fit-il malgré lui.

Elle ne répondit pas. Il disait vrai.

— Et... jamais il ne vous sera possible de me donner plus?

— Je ne sais pas, je ne sais pas! Oh! vous me tourmentez! Je n'ai pas le temps de voir, fit-elle d'un accent de détresse, sans calculer ses paroles. Je pars dans cinq jours!

— Et si vous ne partiez pas?

Ne pas partir! Ses mains se joignirent. Ne pas partir, rester dans la douceur du home! Ne pas se voir emmenée au loin, parmi des étrangers!... Oui, mais aussi repousser loin d'elle le dévouement accepté!... Rester!... Et devenir la fiancée, puis la femme d'André Vilbert.

— Non! non! non! je ne veux pas!... Je ne peux pas! Il est très bon! Mais... mais j'aime mieux attendre! répéta-t-elle encore tout bas, frémissante.

Attendre quoi? Suzy ne savait pas. Mais une étrange angoisse l'étreignait à l'idée de ce mariage, comme s'il eût dû *fermer* pour elle, l'avenir que lui ouvrait sa jeunesse.

Oh! oui, ele voulait attendre. Sans doute, c'était pour elle un brisement de coeur que cette séparation avec tous ceux qui lui étaient chers. Mais on eût dit qu'un lien mystérieux l'entrainait à Cannes. Et, de nouveau, dans son esprit, passa lointaine, comme une vision fugitive, l'image de Georges de Flers.

Elle releva la tête et vit, debout devant elle, André anxieux. Alors elle eut la conscience du chagrin qu'elle allait lui causer et une pitié la prit, car il n'était pas un indifférent à ses yeux, mais un ami, comme il l'avait dit.

Elle se pencha un peu vers lui et, la voix très douce, d'un accent de prière, elle parla:

— Ne m'en veuillez pas, je vous en prie!... Votre demande est trop soudaine!... Le temps me manque pour comprendre ce que je dois faire!... Et puis, à cause de maman, de tous ici, il faut que je parte, pour leur être utile!... Maintenant, je ne puis pas songer à mon avenir à moi!

— De toutes vos paroles, mademoiselle Suzy, je veux retenir un seul mot. Vous avez dit que maintenant, il ne vous était pas possible de songer à vous-même. Peut-être est-ce par charité que vous vous êtes exprimée ainsi... Mais ce maintenant, laissez-moi le garder comme une pauvre petite espérance... Laissez-moi, je vous en supplie, conserver un peu d'espoir jusqu'à votre retour!...

Une exclamation involontaire échappa à Suzy:

— Oh! je ne puis pas m'engager ainsi!... Je ne veux pas!

Mais il luttait avec la ténacité d'un désespéré.

— Vous ne serez pas engagée, je vous le jure... Vous serez libre comme vous l'étiez avant que je vous aie laissé connaitre ma... folie!... libre de disposer de votre vie, selon votre désir...

La voix d'André s'altéra un peu à ces mots. Il s'épouvantait de ces mois de séparation absolue entre eux... Il parvint pourtant à se dominer et acheva:

— Et, à votre retour, si, comme aujourd'hui, vous ne pouvez consentir à me confier le soin de vous rendre heureuse, alors nous demeurerons seulement amis, de même que nous l'avons toujours été, n'est-ce pas?... Et à quelque moment que ce soit, vous pourrez compter sur moi...

Elle l'écoutait le coeur battant, émue réellement cette fois, de sentir qu'il l'aimait ainsi!... La pensée lui traversa l'esprit qu'elle eût dû prononcer le "oui" suprême, donner sa vie à cet homme sincère et dévoué... Mais les mots ne purent sortir de ses lèvres...

La voix tremblante, elle répondit:

— Je ne sais quel sera l'avenir, et je ne veux pas que vous vous croyiez plus engagé envers moi que je ne le suis envers vous... Mais quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que vous avez cherché à éloigner de moi un grand chagrin!

Elle lui tendait la main d'un geste d'abandon confiant. Il comprit que ses paroles étaient un adieu, qu'il ne pouvait rester davantage... Et il se leva.

Pourtant, il n'était pas résigné à la pensée de ne plus la revoir avant son départ... Aussi, il demanda, suppliant...

— Me permettrez-vous de venir vous adresser un dernier adieu avant que vous quittiez Paris?... Je vous promets de ne plus vous parler de... de mon rêve...

D'un léger signe de tête, elle dit oui, souffrant du mal qu'elle lui avait fait — et pourtant n'en comprenant pas la profondeur...

— Je vous remercie, répondit-il avec une gravité triste. Au revoir! alors.

Elle répéta:

— Au revoir!

Sur le seuil du salon, il s'arrêta encore, espérant, malgré toute évidence, qu'ele le rappellerait... Mais elle ne paraissait plus songer à sa présence et demeurait immobile, le visage caché dans ses mains.

VIII

— Suzy, as-tu encore quelque chose à mettre dans ta malle?... Peut-on la fermer? demandèrent en même temps les deux jumelles, montrant leurs visages menus dans l'entre-bâillement de la porte.

— Oui, elle est toute prête!... Voici les clefs.

Les petites disparurent, et Suzy continua fiévreusement d'empilr son sac de voyage. Elle était très courageuse et demeurait sans larmes; mais c'était au prix d'une incessante activité qui l'étourdissait et lui ôtait le temps de penser que, dans quelques heures, elle allait être en route pour Cannes.

Un coup de sonnette dans l'antichambre la fit tressaillir. Elle savait qu'André Vilbert devait venir. Depuis leur entretien, elle ne l'avait pas revu, et elle appréhendait fort leur première rencontre. Etait-ce donc lui? Elle écouta, un léger frémissement secouant ses nerfs.

Au bout d'une seconde, la porte de la chambre s'entr'ouvrit de nouveau, et l'une des jumelles, Alice, reparut, envoyée en ambassadrice.

— Suzy, c'est tante Arnay et Germaine qui viennent te faire leurs adieux. Elles t'attendent avec impatience, m'a dit tante Arnay.

Suzy eut un soupir de soulagement.

— Bien, chérie, je vais les recevoir tout de suite!

Dans le salon, en effet, se tenaient Mme Arnay sourlante, très belle dans ses fourrures, — et n'en doutant pas! — puis Germaine qui chauffait frileusement à la flamme du foyer, ses pieds bien cambrés.

— Ainsi donc, Suzy, voici le grand jour arrivé! dit Mme Arnay, de ce ton d'exquise amabilité qui faisait partie de sa toilette de visite comme ses gants et son chapeau. Ta mère est-elle ici?

— Non, tante, elle est allée faire quelques dernières courses pour moi et elle n'est pas encore rentrée.

— Ah!... Tu voudras bien lui dire mille choses de ma part... Mon enfant, nous venons t'apporter tous nos souhaits de bon voyage. Nous avons beaucoup à faire aujourd'hui, car la périodes des visites recommence déjà; mais Germaine a tenu absolument à t'embrasser une dernière fois avant ton départ.

— C'est bien aimable à elle! fit Suzy en envoyant un regard de reconnaissance à sa cousine.

Toute marque d'affection lui était précieuse en ce moment.

Mme Arnay n'entendit même pas la réponse de Suzy. Elle enveloppait sa fille d'un regard de complaisance.

— N'est-ce pas, Suzy, que le costume de Germaine lui va d'une façon admirable? Ce Roucet fait des merveilles avec le drap. Il saisit dans la perfection le modelé de la taille! Lève-toi, Germaine, que je voie un peu l'effet du corsage...

Germaine obéit et jeta un coup d'oeil vers la glace. Elle et sa mère oubliaient totalement pourquoi elles se trouvaient chez Mme Douvry.

Suzy les contemplait, caressant les cheveux de la petite Alice assise à ses pieds. Et elle se sentait très loin de ces deux femmes élégantes qui avaient pour unique préoccupation leurs succès mondains; seules, leurs affaires personnelles les intéressaient et elles le laissaient voir avec une singulière naiveté.

Ce fut Germaine qui reprit la première, abandonnant le sujet du costume de Roucet:

— Oh! Suzy, que tu es heureuse d'aller trouver un pays chaud! Paris devient une vraie Sibérie!

— Ah! j'accepterais bien de subir le froid le plus dur pour avoir le droit de rester! fit Suzy avec une vivacité douloureuse. Qu'est-ce que cela me fait, le temps!

— Vraiment?... Tu regrettes de partir?... Comme c'est étrange! Tu t'amuseras beaucoup à Cannes! Lady Graham reçoit continuellement; puis, comme elle t'adore, partout où elle sera, tu seras! Tu lui as tourné la tête, comme à Georges de Flers!

— Germaine! interrompit avec impatience Mme Arnay, fais donc, je te prie, attention à tes paroles.

Puis, se tournant vers Suzy dont le visage s'était rosé au nom de Georges de Flers, elle continua:

— Vois-tu, mon enfant, en ce monde, il faut toujours écouter la raison et accepter les événements quand ils s'imposent à nous. Je suis, de même que Germaine, persuadée que tu ne te déplairas aucunement à Cannes.

— J'y serai seule, ma tante, et je saurai que maman souffre de mon absence, dit simplement Suzy, le coeur gonflé d'émotion.

Elle pensait que la philosophie était facile à Mme Arnay et à Germaine pour qui la vie avait tout juste la difficulté d'une figure de quadrille.

— Certes, je comprends que l'instant de la séparation soit pénible!... Mais ta mère est, comme toi, raisonnable, et elle sait que ton éloignement peut avoir d'heureux résultats. Puis, elle aura encore auprès d'elle ton père, les garçons, et ces deux amours, finit Mme Arnay, les yeux arrêtés sur les têtes blondes des jumelles qui écoutaient la conversation d'un air sage.

— Mon Dieu! que ces petites sont jolies!... Tu diras à ta mère que je les trouve encore embellies... Et puis, mon enfant, nous te quittons, car notre liste de visites est loin d'être épuisée encore!... Ah! à propos, ton père a-t-il quelque poste en perspective?

— Non, tante, rien encore...

— Comme c'est ennuyeux! fit Germaine, désireuse de placer un mot, car le silence où la condamnait la volubilité de sa mère lui était très désagréable.

— C'est un gros souci pour maman! répondit tristement Suzy.

— Ma chère, ta mère a grand tort de se tourmenter, je le lui dirais si elle était là!... Mon mari s'occupe de chercher à M. Douvry quelque chose de convenable, mais il faut le temps de trouver... Et puis ton père est très difficile, il...

— Tante, je vous en prie, ne dites rien contre lui, interrompit Suzy de sa petite voix douce, mais l'accent très ferme.

Une ombre d'embarras passa sur le visage de Mme Arnay. Mais elle n'ajouta rien et se leva, rattachant sa pelisse bordée de fourrure, tandis que Germaine demandait:

— Tu pars à sept heures, par le train de luxe?

— Je ne sais pas, répliqua Suzy indifférente.

Que lui importait comment était ce train? Elle ne savait qu'une chose, c'est qu'il allait l'emmener toute seule au loin!... Ses paupières devinrent humides. On eût dit que l'amitié banale de Mme Arnay avait réveillé en elle une corde douloureuse, encore engourdie.

Pourtant, elle reconduisait sa tante jusqu'au seuil de l'appartement, un faible sourire errant toujours sur sa bouche. Elle reçut, avec sa bonne grâce habituelle, le baiser rapide de Mme Arnay et la caresse plus chaude de Germaine qui l'accablait de recommandations importantes:

— Alors, Suzy, tu m'écriras, tu me raconteras si les réceptions de lady Graham sont jolies!... Envoie-moi des fleurs aussi, surtout du mimosa et des tubéreuses, j'en raffole!... Amuse-toi!... Au revoir!... Si Gladys vient à Cannes, tu lui diras qu'elle est ma bien chère amie et que je meurs d'ennui de ne pas la voir!... Adieu! Au revoir!

Mme Arnay entraina sa fille qui, pour une personne mourante, paraissait fort pleine de vie et désireuse de jouir de tous les plaisirs de l'existence; et Suzy, une seconde, demeura à la regarder descendre l'escalier, svelte dans son fameux costume, chef-d'oeuvre de Roucet.

— Je croyais que tante Arnay m'aimait un peu plus que cela! fit-elle, laissant retomber la porte, et saisie par un âpre sentiment de découragement. Mon Dieu, si tous me montrent cette indifférence à Cannes, comment ferai-je pour y vivre! Oh! maman, que vais-je devenir quand je ne serai plus près de vous?...

Des sanglots lui montaient à la gorge, qu'elle s'efforçait de contenir, parce qu'elle voulait être courageuse jusqu'au bout, afin de ne pas augmenter le chagrin de sa mère... Mais la visite de Mme Arnay semblait avoir ébranlé sa pauvre vaillance.

Et puis, voici qu'après avoir craint la venue d'André, elle se sentait déçue, quelque chose lui manquait parce qu'elle ne le voyait pas apparaitre... Et elle partait ainsi sans avoir reçu son adieu, avec l'impression qu'il était irrité contre elle, fâché tout au moins; et cette idée la faisait souffrir.

Il vint pourtant, quelques minutes avant le diner, et il fut introduit dans le salon avant qu'elle eût pu savoir si elle était, en résumé, contente ou non de le revoir.

Les deux petites se trouvaient auprès d'elle. Dans la pièce voisine, Mme Douvry donnait des ordres pour les bagages. Peut-être fut-ce à cause de cela qu'elle ne ressentit aucun embarras en le voyant devant elle. D'ailleurs, il avait à tel point son attitude habituelle, sérieuse et froide, qu'une seconde, elle se demanda s'il était possible qu'il lui eût adressé jamais la prière dont elle ne pouvait oublier l'accent ému.

Mais il parla, et sa voix avait des vibrations d'une douceur profonde qui contrastaient avec la banalité même de ses paroles.

— Je me suis trouvé retardé par un travail pressé, et maintenant je vous dérange... Si je n'avais craint d'être indiscret, je serais allé à la gare ce soir afin de vous dire adieu... le plus tard possible, car...

Elle l'interrompit:

— A la gare?... Réellement, vous seriez venu à la gare?

— Oui... Pourquoi vous étonnez-vous?

— Oh! alors... Si j'osais vous demander...

— Quoi?... Je serais très fier si vous vouliez bien me traiter tout à fait en ami et recourir à moi dès que je puis vous être bon à quelque chose.

— Oh! merci! merci! murmura-t-elle avec effusion.

Et rapidement, la voix plus basse, elé expliqua:

— Mon père souffre tant de mon départ que je lui ai demandé de ne pas m'accompagner à la gare, car je sais combien les scènes d'adieu lui sont pénibles, surtout au milieu d'étrangers... Mais maman, elle, viendra! Et je voudrais tant qu'elle ne se trouvât pas seule, quand je l'aurai quittée!... Il me semble que je partirais plus courageuse, si vous vouliez... si vous étiez auprès d'elle à ce moment. N'est-ce pas trop indiscret d'abuser ainsi de vous?

Elle levait vers lui des yeux suppliants; mais elle rencontra son regard sérieux, éclairé d'une telle lumière, que, soudain, elle comprit quelle joie elle venait de lui causer en laissant voir sa réelle confiance en lui.

Et quand il fut parti, au milieu de son chagrin, elle repensa encore à cette expression du visage d'André.

... Une dernière fois, elle errait à travers l'appartement pour emporter une suprême image de son home, considérant tous les objets, même les plus menus, les plus insignifiants, dont l'aspect lui était familier.

Elle s'arrêta dans sa petite chambre, où tant de fois, elle s'était endormie insouciante et heureuse, et surtout dans celle de sa mère. Là, elle regarda, les mains jointes comme dans une chapelle. Ses yeux cherchaient, sur la cheminée, les miniatures de parents disparus qu'elle avait si souvent admirées étant petite fille; puis le vase de cristal irisé toujours plein de fleurs; et, à l'ombre du lit, la Vierge byzantine, avec son expression de mystérieuse gravité; puis...

— Suzy, la voiture est en bas!... Il est l'heure de partir! cria l'un des garçons.

Elle frissonna.

— Déjà!... Mon Dieu, déjà!

Il lui paraissait que quelque chose se brisait en elle, lui causant une souffrance aiguë. Et elle n'osait pas parler, car elle savait bien qu'elle éclaterait en sanglots.

Pourtant, elle dit d'une voix étouffée, aux deux petites qui tamponnaient leurs tabliers sur leurs figures roses:

— Ne pleurez pas!... Vous me faites de la peine...

Puis elle se blottit dans les bras de M. Douvry qui se refermèrent sur elle. Ni l'un ni l'autre ne dirent un mot. Elle entendait le coeur de son père battre à coups violents tout près de sa poitrine; et elle eût voulu rester toujours ainsi, appuyée contre lui, enveloppée par cette tendresse dont jamais peut-être, elle n'avait autant compris la profondeur.

Et pour le père, c'était une double douleur de voir partir son enfant, et de penser qu'il était involontairement la cause de cet exil, lui le chef de la famille, à qui seul eussent dû appartenir les sacrifices qui déchirent le coeur.

André Vilbert venait d'arriver. Sur la prière de Mme Douvry, il appela, et une infinie compassion lui emplissait l'âme:

— Mademoiselle Suzanne!... Le temps passe!... Il ne faut pas tarder davantage!...

L'étreinte de M. Douvry se détendit. Tout bas, mettant un baiser très long sur le jeune visage bouleversé, il murmura:

— Adieu, ma petite bien-aimée, mon enfant...

Et ce fut tout. Elle s'enfuit. Soudain, voile baissé, ses larmes ruisselaient âcres, qui brûlaient les yeux...

Elle eût voulu retenir les minutes, retarder le moment où elle allait voir apparaître la gare! Et, voici que, au contraire, la voiture roulait rapidement.

Chaque seconde la rapprochait du but redouté.

Elle était parvenue par un suprême effort à ressaisir un peu du courage qu'elle avait eu tout le jour; et, pour un moment, sa souffrance s'engourdissait. Sa main qui avait été chercher celle de sa mère, y demeurait enfermée; mais elle causait de choses indifférentes — pour n'effleurer aucun des sujets qui lui étaient chers! — et elle éprouvait une sorte de quiétude parce qu'André était là.

Maintenant la gare était toute proche. Sa lourde silhouette se dressait en une masse sombre, éclairée çà et là par la trouée de lumière des portes et des grandes baies vitrées.

Encore quelques minutes, puis la voiture s'arrêta...

Lady Graham était déjà là, très élégante dans sa tenue de voyage, son petit sac de cuir en bandoulière, aussi soigneusement gantée que pour un bal, un voile de gaz enserrant sa toque d'où s'échappait la lourde torsade de ses cheveux blonds, roulés sur la nuque. Un cercle d'amis l'entourait, et tous causaient gaiement sur le quai, au milieu d'un incessant va-et-vient de voyageurs et d'employés, avec autant d'aisance que s'ils se fussent trouvés dans un salon de l'hôtel Graham.

Tout auprès, les trois bébés, petits et grands, de la jeune femme, s'agitaient sous l'oeil des gouvernantes...

Dès que lady Graham vit Suzy, elle interrompit sa conversation et vint à elle aimablement:

— Oh, dear! Je commençais à m'inquiéter de ne pas vous voir arriver! Jusqu'au jour où je vous posséderai à Cannes, près de moi, j'aurai toujours peur que vous ne m'échappiez.

— Sommes-nous en retard? Est-ce qu'il est l'heure? interrogea Suzy avec anxiété, pendant que lady Graham répondait, très gracieuse, au salut de Mme Douvry.

— Oh! non, vous avez encore un quart d'heure! Donnez-moi votre billet, Simmons va faire enregistrer vos bagages.

Elle fit signe au valet de pied qui se tenait à quelque distance, attendant les ordres. Puis, elle continua affectueusement:

— Je vous laisse avec votre mère, car je pense que, en ce moment, je ne serais pour vous qu'une importune... Ah! M. de Flers!

En effet, Georges de Flers approchait. Dès qu'il se vit aperçu, il salua profondément lady Graham. A la main, il tenait une gerbe de roses et des violettes; il présenta les roses à la jeune femme.

— Madame, veuillez les accepter avec mes meilleurs voeux pour votre bon voyage! fit-il de son art de courtoisie respectueuse.

Et se refusant à accepter les remerciements de lady Graham, il poursuivit, s'adressant à Mme Douvry, debout auprès de Suzy:

— Voulez-vous permettre, madame, à mademoiselle Suzanne d'accepter aussi quelques fleurs? Ce sont les violettes qu'elle préfère, je crois... Il me semble lui en avoir entendu faire l'aveu au Castel.

Suzy lança un regard suppliant vers sa mère, qui ne songeait certes pas à lui rien refuser en cette heure de départ. Puis, elle prit les fleurs et les respira avec un plaisir d'enfant.

— Vous avez raison! J'adore les violettes!... Merci beaucoup d'avoir pensé à m'en apporter. Oh! merci...

Et vraiment, elle était si contente de cette attention de Georges, qu'elle en oubliait une seconde son chagrin; puis elle éprouvait un étrange plaisir à voir qu'il se souvenait encore de leurs causeries au Castel.

André Vilbert, immobile près de Suzy, avait suivi toute la scène; et son regard sérieux enveloppait le groupe formé par Georges et Suzy; lui, avec son allure aristocratique, elle, fine et élégante, toute mince dans sa longue casaque de voyage.

Ah! ils étaient bien du même monde tous les deux! Et André se sentit horriblement découragé, constatant quelle différence existait entre lui, si gauche, et ce beau garçon dont le fier visage se détachait de l'épaisseur du col de fourrure.

Dans la gare, c'est maintenant une agitation fiévreuse, un roulement perpétuel des chariots de bagages; un mouvement d'employés qui circulaient, l'air important sous leur casquette galonnée. Des voyageurs passaient, affairés, s'appelant, s'engouffrant dans les wagons où la température se faisait plus tiède; et la machine haletait, prête à s'élancer.

— En voiture, messieurs, en voiture!

(A suivre)

Le culte perpétuel de Saint Joseph



(*Onzième article*)

Nous avons à peu près tout dit sur ce qui regarde la marche de l'Association du Culte Perpétuel. Il ne reste donc plus qu'à vous en donner aujourd'hui le résumé. Dans les causeries qui suivront — et nous en avons, s'il plaît à Dieu, pour une année entière, — nous aborderons divers sujets relatifs au Culte Perpétuel, et qui forment comme le coeur même de cette dévotion. Tout ce que nous en avons dit jusqu'à ce jour n'en est que l'écorce. Qu'on veuille donc bien retenir les points principaux suivants:

1.—Le Culte Perpétuel est une dévotion qui date de 1854. Elle fut enrichie d'indulgences très précieuses par le saint Pape IX en 1856. Ces indulgences, vous pouvez les lire au dos du billet d'affiliation.

2.—Cette dévotion consiste à choisir dans l'année pour chaque famille, Maison Religieuse ou personne particulière, un jour spécial que l'on consacre à saint Joseph, de manière à ce que le Bon Saint soit honoré tous les jours de l'année par chacun des membres de l'Association à tour de rôle.

3.—Pour devenir membres, écrire à la Maison Saint-Joseph, Otterburne, Man., et envoyez les noms de tous ceux qui consentent à consacrer à saint Joseph un jour par an de prières et de bonnes oeuvres (mais seulement de ceux qui y consentent formellement).

4.—Aucun acte particulier de dévotion n'est ordonné: chacun prie ce jour-là comme il sait, comme il veut, ou comme il peut.

5.—Sous aucun prétexte, il ne faut manquer de prier au jour marqué, bien que d'y manquer ne constitue pas même l'ombre d'un péché véniel.

6.—Ce jour, une fois fixé, doit rester le même tous les ans.

7.—Aucune contribution n'est exigée.

8.—Il faut faire savoir au Bureau du Culte Perpétuel tous les ans si l'on a fait sa journée de prières et de bonnes oeuvres: ceci est absolument obligatoire.

On nous écrit:

Rivière-Verte, Qué. — "Vous nous demandez de vous dire comment nous avons passé la journée du Culte Perpétuel. Je n'ai pas eu le bonheur d'assister à la sainte messe, mais j'ai fait la communion spirituelle, j'ai orné la statue de saint Joseph de fleurs, fait brûler quatre cierges. J'ai dit les Litanies, les sept Douleurs et Allégresses, et bien d'autres prières à saint Joseph. Dans l'après-midi, une visite à un malade. Le soir, j'ai récité avec mon mari les sept *Pater, Ave* et *Gloria Patri* devant la statue de saint Joseph, les cierges allumés." — Mme A. N.

Nominingue, 24 janvier 1921. — "Nous sommes heureuses de vous dire que nous avons fait de notre jour de prières à saint Joseph un jour vraiment solennel. Notre chapelle et surtout la statue de notre bon Père furent décorées et illuminées comme aux grandes fêtes. Tout le jour, une Soeur, représentant notre famille religieuse, se tint en prières aux pieds de saint Joseph, et, à diverses reprises, la Communauté entière se réunit pour offrir ses hommages par de pieux cantiques, de saintes méditations ou lectures sur la vie et les vertus de saint Joseph, la récitation des Douleurs et Allégresses, etc., etc. Nous aimons à croire que notre bon Père saint Joseph — comme nous aimons à le nommer — aura eu pour agréables les honneurs que nous avons essayé de lui rendre, et qu'il daignera exaucer les nombreuses et ferventes suppliques que nous lui avons adressées avec confiance." — Les Soeurs de l'I. C.

Montréal, 6 janvier. — "Je vous remercie beaucoup de nous avoir rappelé que le jour de Culte en l'honneur de saint Joseph est le 10 janvier. Vous pouvez être assuré que ce jour sera observé d'une manière particulière par ma famille. Je vous inclus $... pour l'oeuvre des lampes."

Saint-Pierre-Jolys, Man., le 11 février. — "Je dois vous dire que j'ai passé la journée du 30 janvier avec cinq orphelins de mère, lavant du linge, raccommodant, faisant un peu de ménage très nécessaire, les régalant d'un bon dîner et d'un excellent souper." — Mme G. R.

Voilà de la dévotion bien comprise. Tous n'ont pas la même occasion de faire ainsi la charité à cinq pauvres orphelins de mère, mais tous peuvent faire quelque aumône en l'honneur de saint Joseph.

GLOIRE AU PERE VIRGINAL DE JESUS!

LA MAISCN SAINT-JOSEPH,
Otterburne, Manitoba.

France et Vatican

Une dépêche d'hier soir annonçait que, d'après l'Eclair, journal parisien dont le directeur est l'ancien chef de cabinet de M. Briand, M. Jonnart, ancien gouverneur de l'Algérie, serait désigné comme ambassadeur extraordinaire auprès du Vatican, avec un mandat — renouvelable — de six mois. Mgr Ceretti serait, dans les mêmes conditions, désigné comme nonce à Paris.

Si l'information est exacte, ce serait une tentative de solution, par voie administrative, d'un imbroglio qui menaçait de se prolonger indéfiniment. Voici plus d'un an et demi que le projet portant rétablissement de l'ambassade française au Vatican a été présenté à la Chambre des Députés. Il y a été voté après d'assez longs débats, mais au Sénat, où l'esprit est moins favorable, une obstruction savante parut tout de suite s'organiser, à travers les multiples étapes de la procédure parlementaire, de pareils débats. Voici quelques jours à peine la commission des finances du Sénat décidait, par 18 voix contre 16, d'ajourner l'examen préliminaire du projet de loi. A la veille des vacances parlementaires, qui ne sauraient tarder, cela promettait de nouveaux et considérables délais. En fait, certains sénateurs se vantaient de pouvoir faire traîner toute l'affaire jusqu'aux élections de 1924, où ils espèrent que l'esprit anticlérical s'affirmera avec une nouvelle force.

Mais, dans l'intervalle, toutes les circonstances qui font désirer aux hommes politiques français de transiger directement avec le Vatican, font sentir leur gravité. Car — et l'exposé des motifs du projet de loi l'atteste avec une netteté et une abondance que plusieurs ont trouvées excessives — c'est un intérêt politique qui, pour les auteurs du projet, exige le rétablissement de l'ambassade. Le Vatican est l'un des grands observatoires de la politique mondiale, d'où la France ne peut, disent-ils, être absente. Puis, la France, en Alsace-Lorraine, en Orient, en Afrique, a trop de choses à régler avec le Saint-Siège pour ne pas entretenir avec lui des relations régulières. En fait, la situation est telle que, pendant la guerre, en dépit de l'interruption officielle, on a dû reprendre, par voie indirecte, des négociations nécessaires.

Ceci ne touchant point les obstructionnistes du Sénat et ceux-ci ayant virtuellement le moyen de retarder indéfiniment la discussion du projet de loi, il ne restait au gouvernement qu'un moyen d'action: nommer tout de suite l'ambassadeur, quitte à affronter après les critiques de la Chambre et du Sénat.

C'est la tactique dont M. Briand, jadis, reprochait à M. Millerand de n'avoir pas su user (La nomination d'un ambassadeur, lui disait-il l'an dernier, est une mesure qui dépend uniquement du pouvoir exécutif; le ministère peut la faire de sa seule autorité, quitte à répondre aux interpellations qui pourraient lui être adressées à ce sujet au sein du Parlement); c'est celle qu'il se disposerait à employer, si l'information de l'Eclair est exacte.

Devant le fait accompli, il est fort possible que les obstructionnistes restent impuissants. On peut être assez fort pour faire traîner une discussion et ne l'être pas assez pour défaire un gouvernement qui a eu l'audace de brusquer les choses.

La solution comporte — on l'indique nettement — quelque chose d'essentiellement temporaire. Dans six mois tout sera à recommencer, et qui sera premier ministre dans six mois?

Mais il faut ajouter qu'en politique le fait acquis est une grosse chose, qu'il est beaucoup plus facile de prolonger un mandat de le créer, et les partisans de l'ambassade comptent probablement là-dessus.

Un vieux dicton français prétend que rien ne dure aussi longtemps que le provisoire.

Omer HEROUX.

—Le Devoir.

Pour glorifier Dollard

(*Suite de la 1re page*)

ment, où est représentée, en bas-relief, la belle mort des dix-sept enfants de Ville-Marie. D'une voix forte, il appela:

—Adam Dollard des Ormeaux?

Et il y eut un grand silence sur la place. Après une minute, une voix, sortie des rangs des soldats, répondit:

— Mort au champ d'honneur!

Les clairons sonnèrent, et les tambours battirent. Les hommes présentèrent les armes. Le capitaine reprit l'appel:

— Jacques Brassier? Jean Tavernier? Nicolas Tillemont? Laurent Hébert! Alonie de l'Estres? Nicolas Losselin?

Quand il eut nommé les seize compagnons la voix qui lui répondait dit:

— Tous morts au champ d'honneur!

Les mots s'en allèrent à travers la grande place, comme le vent et comme la pluie que chacun reçoit. Les clairons sonnèrent de nouveau. Il y eut des milliers de coeurs qui frémirent d'émotion; il y en eut beaucoup qui prièrent; il y eut des hommes qui pleurèrent, parce que la vraie gloire est une amitié de nos âmes. 10).

RENE BAZIN.

—La Douce France.

(1) Une île très belle.—L'île de Montréal, au confluent du Saint-Laurent et de l'Ottawa, qui avait été désignée dès 1608 par Champlain, pour y établir une colonie.

(2). Nouvelle-France.—Nom que porta d'abord la colonie du Canada.

(3). Iroquois. — Tribu indienne voisine des lacs Ontario et Erié, puissante autrefois, mais aujourd'hui presque entièrement détruite.

(4) Chaufournier.—Artisan qui fabrique de la chaux.

(5) Ile Saint-Paul. — Sur le fleuve Saint-Laureant, en amont de Montréal.

(6). Ottawa.—Affient de gauche du Saint-Laurent.

(7). Rapide—Petite cataracte.

(8) Hurons et Algonquins.—Tribus indiennes établies autrefois dans les plaines et les fôrets du Saint-Laurent.

(9) Peaux-Rouges.—Nom générique qu'on donne à toutes les tribus indiennes de l'Amérique du Nord.

(10.) Je veux inscrire ici les noms des Français et ceux des deux sauvages qui moururent au Long-Sault. Adam Dollard (sieur des Ormeaux,) commandant, âgé de 25 ans; Jacques Brassier, 25 ans; Jean Tavernier, dit la Hochetière, armurier, 28 ans; Nicolas Tillemont, serrurier, 25 ans; Laurent Hébert, dit la Rivière, 27 ans; Alonie de l'Estres, chaufournier, 31 ans; Nicolas Josselin, 25 ans; Robert Jurée, 24 ans; Jacques Boisseau, 23 ans; Louis Mar, 21 ans; Christophe Augier, dit des Jardins, 26 ans; Etienne Robin, dit de Forfies, 27 ans; Jean Valets, 27 ans; René Doussin, 30 ans; Jean Le Compte, 26 ans; Simon Grenet, 25 ans; François Crusson, dit Pilote, 24 ans; Anahotaha, chef Huron. Mitiwemeg, chef Algonquin. (Note de l'auteur.)

LA HONGRIE POSSEDE QUATRE QUOTIDIENS CATHOLIQUES

Budapest, 18.—Jusqu'à ces dernières années la presse libérale, maçonnique ou juive était absolument maîtresse de l'opinion publique en Hongrie. Il existait bien un petit journal catholique, l'Alkotmany, organe du parti catholique, fondé par le comte Ferdinand Zichy mais ce journal n'avait qu'une faible circulation et n'était lu que par le clergé.

Au cours de 10 dernières années la condition de la presse n'a fait qu'empirer. Le nombre des journaux juifs et maçonniques augmenta rapidement et ces journaux attaquèrent violemment les catholiques.

Les journalistes catholiques dans leurs réunions reconnurent la nécessité urgente d'un changement radical et énergique dans leur presse politique. En 1917, le périodique catholique, "Magyar Kultura", dirigé par le Rév. Père Bangam, S.J., jeta le cri d'alarme et démontra la nécessité d'un mouvement populaire en faveur de la création d'une presse catholique moderne capable de lutter avantageusement contre la mauvaise presse.

A la suite de cette campagne, fut fondée la "Kosponsti Satjo Vallabat" (oeuvre de presse), qui entreprit de recueillir une somme de 3,000,000 de couronnes, par versements de 25 couronnes. Ce projet reçut l'approbation de l'épiscopat qui versa de larges sommes. Une propagande active fut faite dans tout le pays. Des comités furent organisés un peu partout; on donna de nombreuses conférences et des milliers de brochures furent distribuées. Le résultat surprit même les plus optimistes. Le montant désiré fut souscrit en moins de trois mois et ce qui est plus, il fut triplé.

La presse juive, comme on s'y attendait, combattit ce mouvement. Mais l'Oeuvre de presse était fondée et le capital ne tarda pas à atteindre 12,000,000 de couronnes. A ce moment là, le gouvernement libéral de Hongrie publia un décret prohibitant la fondation de tout nouveau journal, empêchant par là la réalisation des projets des catholiques.

Lors de la révolution organisée par le comte Karoly, en 1918, les Francs-Maçons et les Socialistes supprimèrent complètement la liberté de la presse. Les chefs de l'Oeuvre de Presse furent poursuivis et les chefs du parti catholique durent fuir pour sauver leur tête. Ce ne fut qu'avec peine qu'on réussit à sauver le capital souscrit à l'Oeuvre de la Presse Catholique.

Après l'écrasement du bolchevisme, en Hongrie, avec l'aide du gouvernement et du parti populaire catholique, tous les obstacles disparurent et, en septembre 1919, l'Oeuvre de Presse fonda quatre quotidiens, deux hebdomadaires, un journal de correspondance et une compagnie d'impression. Le dernier pas a été l'acquisition de l'imprimerie Pallasche, une des plus grandes et des plus importantes imprimeries de Budapest.

La presse catholique de Hongrie semble désormais assise sur des bases solides. Les prévisions pour l'avenir sont très encourageantes.

LA TERREUR EN IRLANDE

Belfast, 17.—Miss Barrington, fille unique de sir Charles Barrington, ancien sheriff, qui a essayé récemment d'amener la paix entre les partis en Irlande, a été tuée d'un coup de feu dans une attaque exécutée sur un groupe dans lequel elle se trouvait.

Neuf agents de police, deux soldats et un certain nombre d'autres personnes ont été tuées samedi et dans des attaques et des contre-attaques. En outre un grand nombre de personnes ont été tuées.

Dans l'embuscade de Mascroon, il y a eu le plus de tués, dix-sept, mais les deux journées de samedi et de dimanche ont été parmi les plus mauvaises depuis le commencement des tueries en janvier 1919.

Toutes ces pertes, à l'exception d'une seule, ont été dans la zone appartenant au Parlement du Sud.

Un violent combat a suivi une attaque sur les casernes de la police à Bandon. Les soldats et la police ont balayé les rues avec leurs mitrailleuses et les passants ont été obligés de se coucher sur le sol pour se protéger contre le feu.



Le bon emploi du tasseur

En ces sept dernières années la station de Scott a soumis trois types de tasseurs à un grand nombre d'expériences: tasseurs de surface, de sous-surface et "combinaison". Ils pèsent respectivement 162, 195 et 220 livres par pied linéaire. Le culti-tasseur a aussi été employé l'année dernière.

Il a été difficile de se procurer des données sur la valeur des tasseurs parce que les travaux avaient été conduits d'après un programme fixe, et que, dans certaines saisons, les rendements obtenus indiquaient que la herse a plus d'effet que le tasseur dans la préparation du sol. Soixante-quinze parcelles ont été consacrées à ce travail tous les ans. Le sol est une argile grasse, couleur chocolat; les expériences ont porté sur la jachère d'été, le labour d'automne et le labour de printemps. Le blé était la récolte cultivée.

Les productions de blé citées plus loin sont la moyenne de deux ou trois essais faits tous les ans pendant une période de sept années, pour les essais sur la jachère, et de six années pour les essais sur labour d'automne et de printemps. L'augmentation obtenue en tassant la jachère d'été immédiatement après le labour et immédiatement après les semis a été en moyenne de 49 livres de blé à l'acre. L'augmentation sur labour d'automne tassé de la même façon a été de 60 livres à l'acre. Le tassage sur labour de printemps a augmenté la récolte de 104 livres.

Dans la comparaison des types de tasseur, il a été constaté que l'emploi d'un tasseur léger sur la jachère d'été a mieux rapporté que le tasseur plus lourd. L'augmentation moyenne a été de 63 livres à l'acre. Sur labour d'automne le tasseur plus lourd a donné un surcroît de 64 livres par comparaison au tasseur léger. Sur labour de printemps c'est le contraire qui a eu lieu. Les parcelles légèrement tassées ont rapporté 41 livres de plus que celles qui avaient été traitées au tasseur lourd.

Le tassage après les semailles, par comparaison au tassage avant les semailles, a provoqué une augmentation de 48 livres à l'acre. On a constaté que si le sol ne doit être tassé qu'une fois, le tassage de la jachère d'été, effectué immédiatement après le labour, a mieux rapporté que le tassage effectué le printemps après les semailles. Par contre, sur labour d'automne, le tassage après les semailles a été plus avantageux que le tassage d'automne. Si la herse avait été employée en plus du tasseur sur le labour d'automne, lorsqu'il n'y avait que très peu de délai entre l'époque du labour et celle des semailles, on a constaté que le tassage, fait après les semailles, donne une plus forte production que lorsqu'il est fait immédiatement après le labour. Ces résultats auraient pu être différents s'il y avait eu un délai de quelques jours entre l'époque du labour et l'époque des semailles.

Disons en terminant que les tasseurs du sol ont leur place sur la plupart des fermes de l'ouest du Canada, mais ils demandent à être judicieusement employés. Ils accomplissent trois choses: ils affermissent le sol; ils broient les mottes à la surface et font monter l'humidité des couches inférieures du sol jusqu'à la graine nouvellement semée ou aux racines des jeunes plantes. Enfin, effectué sur certains genres de sols, le tassage peut provoquer des tourbillons de poussière; employé sur les sols très argileux et qui ne sont pas en bon état, il peut les faire prendre en croûte.

M.-J. TINLINE,
Régisseur, Scott, Sask.

Les fourrages

Il est bien reconnu qu'un cultivateur ne peut retirer tous les avantages de son troupeau de vaches à lait s'il n'a pas d'ensilage. Un silo de 12x24, ou encore mieux deux silos de 12x24, seraient l'idéal du fermier, pourvu toutefois qu'il ait une centaine de tonnes de blé d'Inde ou de soleil.

Tout de même, c'est encore curieux de constater qu'à toutes les fins d'hiver le fourrage manque chez un grand nombre, même chez ceux qui ont des silos. Comment remédier à cela, — car c'est un mal que d'avoir à dépenser les bénéfices de l'hiver par l'achat de fourrage au printemps.

Il y a déjà assez d'années, M. Chapais, conférencier agricole de la province de Québec, visitait nos centres canadiens-français. Si nous avions ri de l'entendre dire: "Un fermier intelligent ne doit pas faire brûler de paille. Aussi longtemps que vous ferez flamber vos meules de paille, vous ne pouvez pas espérer de succès."

Ce bon monsieur avait dit une vérité que nous ne comprenions pas du tout alors. Mais maintenant nous devons la comprendre sous peine de renoncer à la ferme. En effet, un cultivateur qui veut réussir ne le fera que par la culture mixte. Pour cela, il faut des animaux, et avec des animaux il faut du fourrage, et beaucoup de fourrage.

Nos cultivateurs à culture mixte ne brûlent plus de paille d'avoine et d'orge, et même ils utilisent beaucoup de paille de blé en meules près des étables. Mais ceci ne suffit plus; il faut plus que cela; on ne doit rien faire brûler, même les mauvaises herbes devront être coupées en vert et mises en silo.

— Les pailles de blé sont sèches; elles n'ont pas grande vertu.

— Vous vous trompez; elles ont leur valeur. Hachées avec de la luzerne ou du trèfle d'odeur, elles font un fourrage très appréciable. Vous avez vu dernièrement des articles touchant la luzerne. Semez donc de ce foin si avantageux, — ne craignez pas le trèfle d'odeur, — autant que vous pourrez vous procurer ces graines inoculées, et semez-les dans un champ net, ou au moins pas trop épris en mauvaises herbes.

Ces trèfles seront, ici comme dans les vieilles provinces, le salut des fermiers. Rappelez-vous Québec. Il fut un temps où il n'y avait presque plus de récolte. Tout a changé avec le trèfle. Il a fallu 20 ans pour inoculer leur terrain, mais dès que ces foins ont produit des récoltes, les cultivateurs ont été sauvés.

Avec nos méthodes d'inoculation, il n'y a plus de tâtonnement, plus de semences risquées ou perdues. Semez donc des champs de luzerne ou de trèfle d'odeur. D'abord ces plantes fertiliseront vos terres tout autant que le meilleur fumier, et tout en nourrissant vos terres, leur rendant ce qu'elles ont perdu par les récoltes, elles nourriront vos animaux.

Il n'y a que les imprudents et les paresseux qui se laissent prendre par la disette au printemps.

N.-C. JUTRAS, ptre.

L'utilité de la comptabilité sur la ferme

Pourquoi tous les fermiers devraient tenir leurs livres

La comptabilité est aussi nécessaire pour le fermier qui veut réussir que pour le commerçant et le marchand. Car sans comptabilité il est impossible de voir comment vont les affaires et de savoir quel est la branche de notre industrie qui a le mieux payé et celle qui a réduit le bénéfice. Le cultivateur en tenant une comptabilité serrée peut voir s'il a réalisé les épargnes ou s'il est resté en dette. La plupart des cultivateurs calculent leurs épargnes d'après l'argent qu'il leur reste en caisse ou dans leur portefeuille. C'est une très mauvaise pratique car cet argent peut provenir d'animaux vendus ou de quelqu'autre chose sur la ferme qui a déprécié d'autant sa valeur. S'ils [illegible] caisse ils n'ont pas fait de profits à ce qu'ils croient. Il se peut que ce soit le cas, mais il peut arriver le contraire. Leurs animaux peuvent avoir augmenté leur valeur ainsi que toutes les autres choses de la ferme.

Quelques fois le cultivateur à la fin de l'année se trouve avec quelques piastres dans son portefeuille qu'il dépense car il croit avoir réalisé des profits. Il ne les dépenserait pas s'il avait tenu une comptabilité, car il s'apercevrait que cet argent vient des animaux vendus et qu'il a d'autres objets, instruments aratoires, bâtiments, etc., dont la dépréciation couvre sans difficulté l'argent qu'il s'imagine être un profit.

En parlant de comptabilité serrée je ne veux pas dire qu'il faut que le cultivateur ait un "ledger", puis un "day book", puis un autre livre de comptes. Non, ce serait trop ennuyeux. Après sa journée passée dans ses champs, le cultivateur ne peut se lancer dans des livres sans se fatiguer outre mesure, sans compter qu'il risquerait de s'embrouiller passablement s'il n'a pas son "cours commercial."

Pour tenir des "livres" sur la ferme, il s'agit tout simplement d'avoir un cahier ordinaire dans lequel on ouvre un compte pour chaque branche de commerce que l'on pratique. L'on commence par faire un inventaire. Cet inventaire consiste à inscrire tous les objets ou instruments et animaux que le cultivateur possède et leur valeur au moment de l'inventaire et celle qu'ils ont après un certain temps déterminé. Cette période sera d'à peu près un an.

Quel est le meilleur temps pour faire l'inventaire sur la ferme? C'est lorsque le cultivateur se trouve avoir le moins en possession, ce qui arrive pendant le mois d'avril ou mai. Il lui sera plus facile d'évaluer la valeur de ses marchandises et l'inventaire alors lui demandera moins d'ouvrage.

Vous allez me demander à quoi bon faire un inventaire? Le cultivateur doit bien voir si ses instruments ont perdu de la valeur. Il devrait s'en apercevoir, mais sans comptabilité il s'en aperçoit très rarement et d'ordinaire juste au moment ou l'instrument en question a besoin d'être remplacé. Le deuxième but de l'inventaire est de permettre au cultivateur de mieux utiliser son argetn. Car quelque fois se voyant avec de l'argent en caisse, monsieur se met à faire le "sport" (surtout s'il est célibataire) et il néglige les détails d'amélioration où l'emploi de so nargent serait plus profitable.

Et puis dans son livre de compte il calcule combien une telle entreprise lui a coûté en argent ou en temps et voit ce qu'elle lui rapporte. Il balance les deux colonnes, dépenses et épargnes, et il voit s'il a fait des bénéfices ou perdu de l'argent. S'il y a une branche de son industrie qui ne lui a pas donné de bénéfices il tâchera de la rendre plus payante soit en diminuant les frais de culture soit en faisant des améliorations si c'est possible; sinon il pourra reporter son travail sur une autre industrie.

On voit donc tout de suite l'utilité de livres bien tenus, et d'inventaires faits à temps.

Antoine LEGER,
Ecole d'Agriculture,
Ste-Anne de la Pocatière, P. Q.

Les prix des produits agricoles

La baisse des prix - Deux remèdes pour faire face à la situation-Une politique d'économie

La baisse très prononcée et sans paralèle, des prix pour les produits de la ferme a jeté le désarroi parmi les cultivateurs, gâtés qu'ils sont depuis quatre ou cinq ans par des prix extrêmement élevés. Cette baisse devait inévitablement se produire, mais personne ne pouvait prévoir qu'elle serait si soudaine. Il n'y a cependant aucune raison de s'alarmer outre mesure. Il est bien vrai que le plus lourd du fardeau retombe, comme d'habitude, sur le cultivateur, nous y sommes habitués, et ça ne sert à rien de se perdre en jérémiades.

Prenons les faits tels qu'ils sont, tâchons de trouver les causes du mal dont nous souffrons et voyons à appliquer les remèdes immédiatement nécessaires dans les circonstances.

Que les cultivateurs soient les victimes des spéculateurs, qu'ils soient à la merci des faiseurs de la finance, qu'ils soient même les jouets des politiciens qui se moquent d'eux en faisant mieux de défendre leurs intérêts, il n'y a aucun doute là-dessus; et cet état de choses subsistera aussi longtemps que les cultivateurs ne sauront pas s'organiser pour prendre eux-mêmes soin de leurs affaires.

Mais la considération de ces auses plus ou moins éloignées n'apporterait aucun adoucissement à la situation actuelle.

Les produits de la ferme se vendent à des prix extrêmement bas, et ce que le cultivateur est forcé d'acheter se vend encore à des prix de guerre. Les chaussures, les habits, les instruments aratoires, le téléphone, le transport, sont à des prix prohibitifs, tandis que le beurre se vend 30 sous, le fromage 15, le boeuf 10, le lard 12 et le reste en proportion.

Il est facile de constater que les profits du cultivateur sont réduits à peu près à zéro et que le plus net de son travail passe pour payer les surcharges exigées par le manufacturiers, ou imposées par le gouvernement comme c'est le cas dans les taux des chemins de fer, des téléphones, etc.

Est-ce à dire que le cultivateur doit abandonner la partie ou réduire sa production afin d'alléger le marché et de faire hausser les prix? Ce serait, à notre sens, le comble de la folie, il est impossible d'obtenir assez d'entente parmi les cultivateurs pour rendre ce plan efficace; et fût-il facile d'exécution, qu'il serait condamnable quand même.

Il est vrai que les industriels l'emploient, mais les mauvaises méthodes d'un groupe ne justifient pas les autres groupes d'en faire autant.

* * *

A notre sens, trois remèdes sont essentiels pour améliorer la situation du cultivateur.

Premièrement, une économie rigide, en tout.

Pour le grand nombre, les nouveaux cultivateurs, ceux qui ont des payements à rencontrer, ce sera une règle de nécessité. Mais pour les autres, pour ceux qui ont des réserves, ce devrait être un devoir de solidarité.

Le cultivateur se soumet de bonne grâce à la grande loi de l'offre et de la demande; si ses produits baissent en valeur, très bien, mais il ne veut pas être la bête de somme pour toute la population; il demande, et ce n'est pas seulement son droit, mais c'est son devoir de l'exiger, il demande que les autres produits deviennent en proportion des siens.

Au lieu de limiter la production, ce qui pourrait conduire à la famine, adoptons une politique de rigide économie, n'achetons que l'absolu nécessaire, prêchons cette doctrine par la parole et par l'exemple, et tout en faisant bien notre affaire, nous rendrons un service au pays en hâtant l'établissement d'un juste équilibre dans tout notre système économique.

Inutile d'attendre l'intervention du gouvernement, s'il se décidait à agir ce serait plutôt à notre détriment.

Le second remède essentiel est la production moins dispendieuse. Par une culture bien raisonnée, par des études et des observations sérieuses, tâchons de produire plus avec ce que nous avons. Par exemple au lieu d'agrandir nos champs, cultivons moins mais cultivons mieux. Au lieu d'élever des animaux quelconques, choisissons des bêtes de bonnes races qui produisent davantage. Gardons moins d'animaux prenons en un meilleur soin, faisons-leur produire tout ce qu'ils sont capables de produire.

Faisons bien ce que nous pouvons faire et laissons le reste. Impossible d'engager de la main-d'oeuvre aux prix que l'on demande et aux conditions qu'est le marché.

* * *

Ce sera encore inutile de pratiquer l'économie la plus rigide et de produire beaucoup avec peu, si l'on continue à laisser aux spéculateurs le soin de nous plumer. Au moins plumons-nous nous-mêmes, ce sera moins cuisant.

Avec l'état actuel des marchés, il va falloir sauver les sous et les demi sous, pour cela nous avons besoin de la coopération, non pas d'une coopération factice, à demi, mais d'une coopération complète, absolue.

L'histoire est là pour prouver que la coopération a sauvé des pires situations les peuples qui l'ont adoptée sincèrement; le Danemark, la Belgique, la Nouvelle-Zélande et combien d'autres.

Ici comme ailleurs les cultivateurs ne surmonteront les difficultés qu'ils rencontrent qu'en autant qu'ils sauront se servir du levier tout puissant de la coopération.

Et si ce mode de commerce ne s'est pas popularisé plus rapidement au Canada, c'est que nous n'en avons pas encore senti suffisamment le besoin. Nous avons fait trop d'argent.

Un vieux proverbe dit que c'est dans le besoin que l'on connait ses vrais amis; de même c'est dans les temps de crise que l'on apprécie davantage la valeur réelle des méthodes économiques bien équilibrées.

Economisons en tout, cultivons avec science pour produire plus avec moins, et veillons à nos affaires en éliminant les intermédiaires inutiles.

Si ces conseils ne sont pas une panacée infaillible pour tous les maux, ils produiront au moins, si on veut les mettre en pratique un effet plus salutaire et plus durable qu'on ne le croit.

Le Marché

BETAIL

"Steers"—	
Excellents	$8.75—$9.00
Bons	$6.75—$8.00
Moyens	$5.75—$6.50
Ordinaires	$5.00—$5.50
Taures: De boucherie.—	
De choix	$7.00—$8.00
Bons	$5.50—$6.75
"Feeders"—	
De choix	$5.50—$7.00
"Stockers", "Steers"—	
De choix	$5.25—$6.00
Bons	$4.00—$5.00
"Oxen"—	
Bons	$5.00—$5.50
Moyens	$4.25—$4.75
Ordinaires	$3.00—$4.00
"Bulls"—	
Bons	$3.50—$4.00
Ordinaires	$2.00—$3.00
Taures: "Stockers"—	
De choix	$5.00—$5.50
Bonnes	$4.00—$4.75
Veaux.—	
De choix	$10.00—$12.00
Bons	$8.00—$9.00
Ordinaires	$5.00—$7.00
Cochons.—	
Choix	$12.50—$12.50
Lourds	$9.50—$10.50
Légers	$12.00—$12.50
Truies	$6.50—$8.50
"Stags"	$5.50—$6.50
Vaches de boucherie.—	
De choix	$6.75—$7.00
Bonnes	$5.00—$6.00
Moyennes	$4.00—$4.75
Pour conserves	$2.00—$3.50
Moutons.—	
Bons moutons	$6.00—$7.50
Ordinares	$4.00—$5.00
Agneaux	$10.00—$12.00
Ordinaires	$7.00—$9.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	$ .26
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .40—$ .49
Farine.—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$5.32½
2 sacs de 49 livres	$5.40
4 sacs de 24 livres	$5.50
Western Canada—Purity—	
Sac de 98 livres	$5.32½
2 sacs de 49 livres	$5.40
4 sacs de 24 livres	$5.50
Ogivie—Royal Household—	
Sac de 98 livres	$5.32½
2 sacs de 49 livres	$5.40
4 sacs de 24 livres	$5.50
Maple Leaf—King's Quality—	
Sac de 98 livres	$5.32½
2 sacs de 49 livres	$5.40
4 sacs de 24 livres	$5.50

Légumes

(Les prix mentionnés ici sont ceux des "jobbers")

Patates. Lot de 10 minots	$.[illegible]
Patates. Le char	$ .65—$ .7[illegible]
Choux. Le cent	$2.00
Betteraves. Le cent	$2.50
Navets. Le cent	$2.00
Carottes. Le cent	$3.00
Oignons séchés. Le cent	$2.00
Alimentation	
Son. La tonne	$23.00
Gru. La tonne	$25.00
Gruau.—	
Le sac de 80 livres	$2.50
Foin—	
No 1 Timothy	$29.00
No 2 Timothy	$27.00
No 1 Red Top	$18.00
No 2 Red Top	$16.00
No 2 Upland	$12.00

Note.—Il n'y a pas de demande pour les qualités inférieures de foin.

No 1 Upland	$14.00
Paille. La tonne	$ 3.00

Cours du grain fourni par

Le Comptoir Agricole Ltée

pour la semaine finissant le 21 mai 1921

PRIX DECHARGE A FORT WILLIAM OU PORT ARTHUR

Grains	Mardi Mai 17	Merc. Mai 18	Jeudi Mai 19	Vend. Mai 20	Samedi Mai 21	Lundi Mai 22
Blé No. 1 Nord	1.79⅞	1.85⅛	1.87¼	1.92¼	1.92	
2 Nord	1.77⅛	1.83⅛	1.85⅛	1.89¾	1.89	
3 Nord	1.72⅛	1.78⅛	1.80¼	1.85¼	1.85	
Avoine 2 CW	.43⅛	.45⅛	.44⅞	.45⅛	.47⅞	
3 CW	.39⅞	.41⅛	.41⅛	.41⅛	.45⅞	
Orge 3 CW	.77	.77⅞	.78⅛	.79⅞	.80⅛	
4 CW	.72	.72⅞	.73⅛	.74⅛	.75⅞	
Lin 1 NW	1.70⅞	1.73⅛	1.73	1.74	1.79⅞	
2 CW	1.66⅞	1.69⅞	1.69	1.70	1.75⅞	
Seigle 2 CW	1.52	1.53	1.55	1.59	1.74⅞	
Prix sur voie (Track)						
Base Blé 1 Nord	1.69	1.73¾	1.77	1.81	1.80	
Avoine 2 CW	.42	.44	.43⅛	.44⅛	.46⅞	
Orge 3 CW	.76	.76⅞	.77⅛	.77	.77⅞	
Lin 1 NW	1.69⅞	1.72⅛	1.72	1.73	1.78⅞	
Seigle 2 CW	1.51	1.54	1.54	1.54	1.49	
Options						
Blé Mai	1.79⅞	1.85	1.86⅞	1.92¼	1.92	
Juillet	1.50	1.56⅞	1.60⅞	1.64	1.66	
Octobre	1.23⅞	1.25⅞	1.27⅞	1.31⅞	1.33	
Avoine Mai	.42⅝	.44⅝	.44⅞	.44⅞	.46⅞	
Juillet	.43⅝	.45⅛	.44⅞	.45⅝	.47⅞	
Octobre	.44⅜	.45⅞	.45⅜	.46	.48⅞	
Orge Mai	.77	.77⅞	.78⅛	.79⅞	.80⅞	
Juillet	.74⅞	.75⅞	.75⅞	.77	.77⅞	
Lin Mai	1.70⅞	1.73⅛	1.73	1.74	1.79⅞	
Juillet	1.73	1.75⅛	1.76	1.77	1.82	
Octobre	1.75[illegible]	1.78	1.80	1.83⅛	1.85	
Seigle Mai	1.52	1.55	1.55	1.59	1.74⅞	

Le Comptoir Agricole Ltée

300 Grain Exchange, Winnipeg, Man.

La question des Indes

La révolte y gronde contre l'Angleterre. Jaunes contre blancs-Le spectre de la révolte des Cipayes

Est-ce un réveil général de l'Asie qui se dessine? Nous y avons de trop gros intérêts, pour que cette question nous laisse indifférents. Il nous semble nécessaire de veiller à ce qui se passe particulièrement aux Indes.

La question de l'Inde a toujours pesé d'un poids très lourd sur la politique anglaise, et ces temps derniers plus que jamais, puisqu'elle a forcé M. Lloyd George à traiter avec un Lénine!

L'énorme retentissement du fameux principe de self-determination, ou droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, n'a certes pas calmé les désirs d'émancipation politique qui s'affirmaient déjà dès avant la guerre. Un fait certain, c'est que le prestige des Européens a baissé en Asie. La défaite des Russes par les Japonais lui avait déjà porté un coup sensible; l'affaire de Kut-el-Amara, où le général anglais Townshend fut capturé par les Turcs, a été une révélation de leur puissance pour les Asiatiques.

Depuis la déclaration, faite il y a quelques mois, par le secrétaire d'Etat pour les Indes, que la situation aux Indes était "sérieuse", on a gardé au delà de la Manche un silence impressionnant. A peine quelques rares dépêches, édulcorées par une censure occulte, nous ont-elles appris que des attaques s'étaient produites "sur les frontières".

Au fond de cette situation, il y a l'antipathie de race, le désir des jaunes de se débarrasser de la domination blanche. La question religieuse est aussi un facteur dont il faut tenir compte. Le traité turc, signé à Sèvres, a soulevé, dans le monde musulman, de violentes protestations.

L'Angleterre, malgré sa condescendance intéressée pour Lénine et ses bolcheviks, risque fort d'avoir affaire en même temps au fanatisme musulman, au nationalisme indien et à la propagande bolcheviste ,qui depuis longtemps travaille les esprits en Asie. Toutes les puissances européennes qui ont des intérêts en Asie n'ont-elles rien à craindre de cette levée de boucliers?

La révolution indienne, que les Allemands avaient depuis longtemps espérée et qu'ils avaient cherché à faire éclater en 1914, pour rendre impossible la participation de la Grand-Bretagne dans la guerre, est-elle donc près d'éclater? Le gouvernement de Londres ne se fait pas d'illusions à ce sujet et voudrait bien liquider l'affaire d'Irlande pour avoir les mains libres de ce côté et pouvoir faire front à ce nouveau danger.

On nous annonce périodiquement des attaques sur les frontières des Etats tributaires embusqués dans les contreforts de l'Himalaya, l'Afghanistan soulevé par la propagande bolcheviste: le mouvement insurrectionnel a pu s'étendre à l'Hindoustan. Les nouvelles de grèves, de révoltes, de meurtres de propriétaires de factoreries d'attaques contre les colonnes militaires opérant un peu partout, que la rigide censure anglaise ne peut tout de même pas empêcher de nous parvenir, suffisent pour faire comprendre que la situation indienne est menaçante.

Nous avons appris entre autres que, après un discours d'un agitateur nationaliste, nommé Ghandi, qui a exhorté les ouvriers indigènes d'une usine de jute, à Naioati, à 50 kilomètres de Calcutta, à refuser toute coopération avec les Anglais, un soulèvement a éclaté dans cet établissement. La police indigène et les ouvriers en sont venus aux mains. neuf policiers furent tués et on compta de nombreux blessés dans les deux camps.

Pourra-t-on endiguer la marée qui menace de submerger l'autorité anglaise? On comprend combien sont vives les craintes de voir, des montagnes presque inaccessibles, à travers la jungle pleine d'embûches, une avalanche d'indigènes des castes nobiliaires et intellectuelles, venir s'abattre sur les grandes cités civilisées, portant partout la ruine et le massacre.

Toutes les nouvelles qui nous arrivent de là-bas nous disent que cette phrase terrible, évocation sinistre, parcourt les demeures des blancs à Bombay, à Madras, à Calcutta, et du Népau au Bengale, du Pendjab au Nizam serre les coeurs d'une juste épouvante la révolte des cipayes!

Il n'y a pas moins de 50 millions de fidèles de l'islam aux Indes, et l'on comprend fort bien que cette masse mahométane ne soit pas restée étrangère au mouvement antieuropéen qui a gagné l'Egypte, l'Arabie et le Turkestan, où le sang coule sans cesse. Les bolcheviks exultent: leur presse signale la réunion d'un Congrès monstre, auquel auraient assisté 30,000 délégués, représentants de partis politiques et de sectes religieuses, où se serait manifestée la volonté de libérer les Indes du joug anglais.

Un Congrès national hindou — peut-être le même — s'est prononcé à l'unanimité, pour l'indépendance. C'est la première fois, depuis que l'Angleterre est entrée en possession de ce riche territoire, que l'Inde se déclare en faveur d'une indépendance complète.

Ce congrès, animé de sentiments moins intransigeants que celui dont la presse russe a parlé, a adopté la politique de non coopération par des moyens pacifiques. Il a préconisé la renonciation à toute association volontaire avec le gouvernement de l'Inde et le refus de payer les taxes; les parents retireront leurs enfants des écoles du gouvernement pour les placer dans des institutions nationales; les étudiants se consacreront à la cause nationale; on demandera aux avocats de boycotter les tribunaux actuels, aux marchands de boycotter le commerce étranger, et à tout le monde, hommes et femmes, de faire les plus grands sacrifices pour la cause nationale; enfin, on organisera un corps de travailleurs hindous qui portera le nom de "service national hindou".

Nous ne savons pas si ces résolutions, adoptées par un si grand nombre de délégués, ont reçu un commencement d'exécution; c'est déjà beaucoup qu'elles aient pu se faire jour! Ce M. Ghandi semble jouer un rôle considérable dans le mouvement d'émancipation de son pays. L'intégrité de son caractère et la puissance de son éloquence sont telles, paraît-il, que son emprise sur les masses grandit constamment. Il se ferait fort d'arriver à ses fins au moyen "d'une révolution sans effusion de sang".

La grève d'étudiants signalée naguère n'est-elle pas un résultat effectif de la décision du Congrès nationaliste? C'est assez probable, quand on sait que Ghandi a ouvert le premier collège national dans le Bengale, dans lequel on compte déjà trois mille étudiants. Ce collège est destiné à former la base d'une Université purement nationale, où il n'y aura que deux ordres d'enseignement obligatoires: le tissage et l'hindoustani.

On voudrait donc surtout accaparer l'industrie nationale? Ce que le Morning Post aurait bien compris et traduit ainsi:

"Sous prétexte de relations commerciales et sous le nom de Compagnie des Indes, les Anglais vinrent comme des voleurs, et c'est par l'ouverture par laquelle il est entré dans la maison que le voleur doit être expulsé. Les Indiens coopérèrent alors avec les Anglais. Aujourd'hui, les Indiens ne sont pas disposés à donner ne fût-ce qu'un verre d'eau aux Anglais."

Dieu nous préserve de ces événements qui menacent l'Orient et principalement notre amie la Grande Bretagne, mais ne nous dissimulons pas qu'elle traverse une crise dont la répercussion pourrait avoir pour nous de graves inconvénients.

R. Le CHOLLEUX.

En Irlande

Pourquoi les Sein Feiners combattent l'angleterre - Les injustices anglaises - Ruinée par sa voisine

Si vous vous entretenez avec les spécialistes financiers du Sinn Fein, ils n'hésitent pas à vous dire que, par une inflation des impôts, l'Angleterre lève chaque année en Irlande un véritable tribut. Le revenu irlandais était en 1920 de 50,615,000 livres, dont 29,221,000 seulement étaient consacrées à des services irlandais, tandis que 21,394,000 livres étaient attribuées à des conceptions purement britanniques. Or, cette dernière somme rétribuerait 205,711 hommes au taux de 2 livres par semaine, et si chacun de ces salariés avait trois enfants, on voit que 1,328,555 créatures irlandaises se trouveraient ainsi alimentées.

En 1896, une commission royale d'enquête instituée par le Parlement anglais lui-même, concluait officiellement que l'Irlande, au cours du dix-neuvième siècle, avait été excessivement imposée. Les sinn-feiners se font une arme de cette conclusion et ils prétendent prouver que, depuis l'acte d'union de 1800, l'Angleterre a perçu indûment dans leur île, 500 millions de livres. Ils montrent aussi que chaque Irlandais paye annuellement au fisc 8 livres 13 shillings, tandis que dans la plupart des autres petits pays d'Europe (Norvège, Suède, Danemark, Suisse, Portugal, Hollande, Belgique) la taxation individuelle varie de 2 à 4 livres. Et quant aux fonds irlandais dépensés en Irlande, il est amer de penser qu'ils servent surtout, assurent les sinn-feiners, à rémunerer les agents de l'autorité britannique, l'armée d'occupation et toutes ces forces armées dont les représailles ont les résultats que l'on sait.

L'Irlande se plaint de ce que le royaume d'Angleterre lui ait toujours imposé des destinées qu'il combinait pour servir exclusivement son propre intérêt. Elle a été, dit-elle, vampirisée (sic). Les produits agricoles irlandais ne peuvent pas être librement offerts sur les marchés du monde et vendus au meilleur prix possible; l'enchevêtrement des prescriptions administratives les empêche d'être présentés ailleurs que sur les marchés anglais, où des prix fixés par les Anglais leur sont appliqués.

Pendant la guerre, la Grande Bretagne alla plus loin: elle imposa une fois pour toutes, aux paysans irlandais, des prix officiels bien inférieurs à ceux qui prévalaient dans les autres parties de l'Europe. Par exemple, le gouvernement accapara — dit-on — toute la laine irlandaise au prix de 1 shilling 9 pence la livre et il la revendit lui-même 5 shillings.

* * *

Mais s'il faut en croire le Sinn-Fein, l'Angleterre ne se borne pas à exclure les Irlandais des marchés mondiaux; elle se réserve aussi, jalousement, le monopole du marché irlandais pour l'écoulement de ses propres produits. Aussi la valeur des échanges qui s'effectuent entre la Grande-Bretagne et l'Irlande est-elle prodigieuse. Nous ne tiendrions même pas pour admissibles les chiffres qu'on nous communique, si nous n'avions pas sous les yeux les documents les plus officiels. Pendant l'année qui a précédé la guerre mondiale, cette valeur, qui n'était pour le commerce anglo-français que de 63 millions de livres, pour le commerce anglo-allemand de 70 millions de livres, et pour le commerce anglo-américain de 173 millions de livres, atteignait, pour la petite Irlande, avec ses 4 millions d'habitants, 135 millions de livres! Pourquoi cela? Parce que l'Irlande, dit le Sinn-Fein, était pratiquement dans l'impossibilité de commercer avec aucune autre puissance que l'Angleterre. Si une compagnie irlandaise établissait une ligne de navigation pour faire la tentative de transporter les produits de l'île vers des ports étrangers, elle était vite étouffée par la trame des règlementations hostiles et contrainte de céder ses navires à une compagnie anglaise. Si par hasard quelques produits irlandais étaient transportés dans des ports étrangers à bord de certains steamers anglais, bientôt les capitaines de ceux-ci, dès que leur trafic avait été découvert, se heurtaient à des difficultés subites qui les empêchaient de faire plus longtemps escale dans des ports irlandais.

Les sinn-feiners citent de nombreux cas où de grandes lignes de navigation, la Cunard Line, la Hamburg-Amerika Line, ont dû, sous la pression officielle, renoncer à s'arrêter dans des ports irlandais. Ils exposent que les grandes baies de l'ouest de l'Irlande sont les baies européennes les plus rapprochées de l'Amérique et qu'elles devraient abriter quelques-uns des havres les plus importants de tout le vieux monde. Pourtant aujourd'hui, ce sont des déserts, parce que l'Angleterre a tout fait pour maintenir la suprématie de Liverpool et Glasgow. En 1911, une société s'efforça d'organiser, en vue de la navigation océanique, le port de Galway; elle obtint l'appui empressé du Canada et de Terre-Neuve, mais sa combinaison échoua devant l'opposition non dissimulée du gouvernement britannique. Voilà comment, du marbre du comté de Galway ayant été acheté par des architectes américains en vue de la construction du Columbia College, il fallut tout d'abord embarquer ces matériaux pour la Grande-Bretagne, où ils furent mis à bord d'un transatlantique... à Glasgow.

* * *

Rien ne satisfait les amers économistes des Sinn-Fein. Les chemins de fer? Construits par l'Angleterre d'après des plans stratégiques et nullement commerciaux, ils n'ont point desservi avec une complète efficacité les principaux centres de l'île. La conception qui a présidé à leur installation a ruiné les ports de l'ouest: Limerick, Galway, Wesport et Sligo. "Et puis, monsieur, le marché de l'argent où est-il? Cherchez-le. Là, comme en tout, nous sommes frustrés! Les capitaux irlandais sont drainés vers l'Angleterre où ils sont employés par des compagnies anglaises qui exploitent l'Irlande!" Des vexations ont été aussi, paraît-il, infligées aux quelques grands industriels qui avaient essayé de prospérer sur le son national. La compagnie irlandaise des pneumatiques Dunlop a été contrainte de transférer ses usines en Angleterre. Les fameuses bières irlandaises ont été soumises à une concurrence déloyale. L'Américain Henry Ford ayant voulu établir à Cork, en 1916, une grande usine de tracteurs automobiles, on fit tout pour le détourner de cette initiative; John Bull, à ce qu'il paraît, lui conseilla de venir plutôt s'installer à Liverpool, et s'il faut en croire le Sinn-Fein, la presse anglaise, alors, alla jusqu'à imaginer le récit de fausses émeutes survenues dans la grande ville irlandaise du sud. Aujourd'hui encore (M. Ford ayant persisté malgré tout dans son dessein et fondé à Cork ses usines), les ulstériens de Belfast insinuent perfidement que, pour convaincre de dissipation ses paresseux ouvriers du sud, l'industriel américain est obligé de les faire guetter par des photographes. A l'instant où ils flanent et bavardent, ces opérateurs spéciaux les surprennent en flagrant délit d'oisiveté et tirent des instantanés de leurs poses indolentes... Calomnie?

Enfin, s'il faut en croire les experts du Sinn-Fein, l'Irlande a été bien plus abondamment douée par la nature que l'on n'a jusqu'à présent voulu nous le laisser savoir. Ele a six vastes gisements de charbon dont deux seulement sont exploités; elle a d'excellent mineral de fer, du plomb, du cuivre, du zinc, des réserves inépuisables de tourbe, toutes sortes de minerais et de matériaux.

Ces richesses pourraient être arrachées à leur gangue et alors une réelle prospérité résulterait de tels efforts. Mais voilà! L'Angleterre ne veut point d'une Irlande peuplée et forte; elle empêche, par tous les moyens, de telles tentatives! Tout cela est-il entièrement vrai? Nous devrons comparer à ces accusations ce que leur objectent les unionistes, les Anglais d'Irlande, tous ceux qui connaissent bien l'histoire de l'île, ses ressources et ses possibilités d'avenir.

Ludovic NAUDEAU.

LA PERSECUTION AU MEXIQUE

Washington, 17.—La situation précaire dans laquelle se trouve l'église catholique au Mexique est démontrée par des rapports qui nous arrivent de Mexico, rapports qui jettent de la lumière sur l'attitude aggressive du gouvernement actuel et l'application possible de l'article 26 de la constitution mexicaine. Cet article pourvoit à la confiscation des biens ecclésiastiques et l'Eglise. D'après cet article l'Eglise ne peut posséder ni administrer aucune propriété.

On se demande actuellement dans les cercles officiels si cet article aura un effet rétroactif. A ce point de vue les biens ecclésiastiques et les champs pétrolifères sont placés dans la même catégorie. Jusqu'ici le gouvernement mexicain n'a donné aucun réponse satisfaisante, dans un cas comme dans l'autre. Tant qu'une telle réponse n'aura pas été donnée, les Etats-Unis ne reconnaitront pas le gouvernement du Mexique.

On peut juger de l'attitude du gouvernement mexicain envers l'Eglise catholique par certains incidents. Les prêtres de l'église St-François, sur la rue San Francisco, l'église la plus importante de la capitale après la cathédrale, ont été expulsés de leur résidence et on leur a enlevé tous leurs effets personnels. Cet acte d'hostilité de la part des autorités n'est pas en rapport avec le principe qui fait le sujet de la controverse entre l'Eglise et l'Etat car la propriété dont il est question était propriété privée. Des dépêches de Mexico disent que le gouvernement veut s'emparer de l'Eglise St-François pour en faire un musée commercial. Ces nouvelles ne sont cependant pas confirmées.

On sait aussi que le gouvernement a l'intention de s'emparer des propriétés connues sous le nom de "La Piedad" appartenant à un ordre religieux et qui sont évaluées à plusieurs millions de pesos. Le cas a été soumis à la Cour Suprême du Mexique qui a déclaré que le gouvernement a le pouvoir de s'emparer de ces propriétés.

On peut donc conclure qu'en dépit des assurances réitérées de la part du gouvernement que l'Eglise ne serait pas molestée, l'attitude du gouvernement d'Obregon est ouvertement hostile à l'Eglise catholique. L'hostilité d'Obregon lui-même apparait clairement en pensant à la remarque qu'il fit lorsqu'il apprit l'attentat anarchiste contre le palais archiépiscopal. Il a dit que l'Archevêque avait provoqué cet acte par ses activités en dénonçant les radicaux et les bolchevistes.

La question la plus importante est celle de l'application de la nouvelle constitution. L'article 26 pourrait bien être le roc où échouera le gouvernement d'Obregon.

Evènements Historiques en Nouvelle-Ecosse

(1) Quartier des officiers dans le vieux fort Anne, aujourd'hui transformé en musée.
(2) Porte du fort Anne, à Annapolis Royal.

La Société Historique de la Nouvelle-Ecosse et l'Association Historique d'Annapolis Royal préparent actuellement pour l'été prochain une série de fêtes commémoratives devant avoir lieu à Annapolis, qui comme on le sait, est l'ancien Port-Royal fondé en 1604 par Champlain et M. de Monts. Déjà en 1904, on célébrait à Annapolis le tricentenaire de la fondation de la ville et l'on dévoilait sur les vieilles fortifications, en présence de plus de 10,000 spectateurs, un monument à M. de Monts.

Cette année, on se propose de commémorer le tricentenaire de l'érection de la Nouvelle-Ecosse en fief de la couronne anglaise. C'est en effet le 5 août 1621, qu'en vertu de la conquête de l'Acadie par Argall, que Jacques 1er roi d'Angleterre et d'Ecosse, accorda à Sir William Alexander, une charte l'autorisant à prendre possession de ce territoire et de l'organiser sous le nom de Nouvelle-Ecosse d'Amérique. Il existait déjà dans le Nouveau-Monde, une Nouvelle-France et une Nouvelle-Angleterre, de sorte qu'il était juste qu'il y eut aussi une Nouvelle-Ecosse. C'est donc le 5 août prochain, que l'on compte célébrer ce mémorable anniversaire, en faisant placer sur les murs du vieux fort d'Annapolis ou fort Anne, une plaque de bronze portant une inscription rappelant l'évènement.

En même temps et au même endroit, une autre plaque sera aussi dévoilée, pour commémorer le bicentenaire de l'établissement de la première cour civile britannique en Canada, laquelle tint sa première session dans l'enceinte du fort Anne en 1721. Une troisième plaque rappelant le centenaire de l'arrivée à Annapolis de Thomas Chandler Haliburton, sera enfin dévoilée sous les auspices de l'Association Historique d'Annapolis Royal. Haliburton, qui devait plus tard acquérir une si grande renommée comme avocat, littérateur et homme public, demeura huit ans dans cet endroit, et l'on peut dire que c'est là qu'il commença à établir la belle réputation qui devait couronner sa carrière.

Les comités chargés d'organiser ces fêtes espèrent que la présence du gouverneur-général viendra encore en rehausser l'éclat, et qu'un grand nombre de citoyens de la province et du reste du Canada, profiteront de la circonstance pour venir à Annapolis, visiter les scènes où se sont déroulés tant d'évènements historiques, à une époque où les forces anglaises et françaises se disputaient la suprématie de l'Amérique du Nord.

Il en prit durant treize ans

POURQUOI A.-M. GUENTHER DIT DE PRENDRE DES PILULES DE DODD POUR LES REINS

Il dit que les Pilules de Dodd ont tous les mérites qu'on réclame pour elles. — Il recommande aussi les Pastilles de Dodd pour la dyspepsie.

Dead Moose Lake, Sask., le 23 mai (Spécial). — "J'ai pris des Pilules de Dodd pour les reins durant treize ans et je trouve qu'elles ont tous les mérites qu'on réclame pour elles." C'est le tribut que M. Anton-M. Guenther, citoyen bien connu ici, paye au vieux remède canadien de confiance pour les maladies du rein: les Pilules de Dodd pour les reins.

Tout ce qu'on affirme des Pilules de Dodd pour les reins, c'est qu'elles sont un remède du rein. Elles guérissent le rein et lui donnent des forces. On en use pour combattre le rhumatisme, l'hydropisie, les maladies des voies urinaires, le mal de dos, le diabète, la maladie de coeur, parce que ces maux proviennent du rein ou sont causés par des reins malades.

M. Guenther usa aussi des pastilles de Dodd pour la dyspepsie et il en dit: "Je puis chaudement les recommander à tous ceux qui souffrent de maux d'estomac."

Informez-vous à vos voisins des Pilules de Dodd pour les reins.

Les Pilules de Dodd pour les reins: 50 sous la boite ou six boites pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Limited, Toronto, Ont.

En Province

LA BROQUERIE

M. Adélard Hébert a vendu sa propriété du village pour la somme de $850 à M. Arthur Gosselin, qui doit ouvrir une forge sous peu.

* * *

M. Veraneault vient de déménager sur l'ancienne ferme de M. St-Germain, laquelle a été vendue dernièrement pour $2,000. M. Veraneault est un ancien fromager de Saint-Malo.

* * *

Une famille italienne vient de s'installer sur la ferme de M. Laquerre, laquelle a été vendue pour $750.

* * *

Cinq nouvelles familles sont arrivées à La Broquerie depuis un mois.

* * *

En avant la colonisation! Je le répète, il y a encore des terres à vendre à la portée de toutes les bourses. Un colon est assuré de trouver à La Broquerie ce qu'il lui faut pour arriver à l'aisance, sinon à la fortune.

Tout colon sérieux qui désire s'établir dans un district pour y faire de l'industrie laitière, je l'invite à venir à La Broquerie, et là, de se rendre à la crèmerie vers les six heures du matin et d'y rester jusqu'à l'arrivée et au départ du train, c'est-à-dire jusqu'à 9 heures a.m. Il sera alors en mesure de juger par lui-même la quantité de lait reçue à la crèmerie chaque matin et expédiée à Winnipeg.

Si nos cultivateurs de La Broquerie "prennent le dessus", c'est grâce à la culture mixte, mais surtout à l'industrie laitière. Les vaches! oui, les vaches sont le salut de La Broquerie.

Comparez ce qu'était La Broquerie il y a trois ans, disons, et ce qu'est La Broquerie aujourd'hui.

Plusieurs s'occupent sérieusement à faire du déboisement. Les broussailles et les souches s'enlèvent vite sur certains coins de terre de La Broquerie.

Les nouveaux colons qui nous sont arrivés, pour la plupart s'occupent à nettoyer leurs terres de tout ce qui ne paye pas, et cherchent à mettre leurs terrains en culture autant d'acres que possibles. En effet, plus les terres seront en culture, moins de "feed" nos habitants achèteront dans

les magasins. Ainsi, plus les profits des animaux seront considérables.

* * *

Notre conseil municipal aurait décidé de ne pas faire faire grands travaux, cette année, étant donné les fortes dépenses occasionnées par les routes, l'an passé, et étant donné aussi les arrérages de taxes, lesquelles, il faut l'espérer, seront sinon toutes payées, du moins en grande partie, dans le cours de l'année 1921.

Mais ce qui est étrange, c'est de constater que les contribuables qui ont travaillé dans les chemins et qui ont gagné de la "grosse argent" n'aient pas tous payé leurs taxes. Il me semble que le conseil ne devrait pas être tendre pour ces retardataires. Une municipalité ne vit pas de pelotes de neige.

Les contribuables ont demandé au conseil que l'on fasse des chemins, eh bien! il est juste et raisonnable que chacun paye ses taxes.

Au conseil de se montrer plus énergique et de faire rentrer dans le coffre-fort municipal les argents qui sont dûs à la municipalité. Il serait intéressant pour le public de connaitre tous les argents perdus par la municipalité pour avoir retardé d'en faire la collection à temps.

* * *

M. et Mme Fortunat Robert annoncent la naissance d'un fils, baptisé des noms de Joseph-Georges-Léopold. Parrain et marraine: M. et Mme Amédée Cléroux.

AUBIGNY

Les semences aussitôt terminées, voilà qu'une bonne pluie vient arroser nos champs et bâtir la croissance. La température idéale, qui semble nous favoriser depuis le commencement des travaux, est d'heureux présage pour une année d'abondance. Puisse-t-il en être ainsi!

* * *

MM. Alfred et I. Carrière, autrefois d'Otterburne, ont ouvert un garage à Aubigny ces jours derniers. Le va-et-vient continuel des autos nous parlent assez de l'importance et de la commodité de ce nouvel établissement dans notre village.

* * *

M. Gustave Bouchard, de concert avec son épouse, parle d'ouvrir une imprimerie à Aubigny pour les nouvelles du village et des environs. Leur journal, intitulé le "Propagateur", paraitra quotidiennement au début, et, si les événements deviennent plus rares, on se contentera d'une feuille hebdomadaire. Que chacun donc qui y est intéressé donne son nom au bureau de poste à Aubigny, ou encore chez M. Gustave Bouchard, le plus tôt possible. Nous comptons sur l'encouragement d'un grand nombre. En avant donc, amis lecteurs. Il est temps de faire montre de votre ardent patriotisme.

SAINTE-AMELIE

La paroisse de Sainte-Amélie, si paisible d'ordinaire, était toute en émoi ces jours derniers. Ce n'était pas sans raison: M. le curé Kessler avait son changement.

M. l'abbé Kessler était parmi nous depuis sept ans. De manières très simples, très affable et plein de tact, il s'attira, dès le début, la sympathie de tous, sympathie qui devint peu à peu: estime, respect, affection.

Si notre curé était aimé comme pasteur, il possédait de plus une autre grande qualité: très bon administrateur, il fit prospérer la paroisse dans de très notables proportions. Aussi, à l'annonce de son changement, ce ne fut qu'un seul cri: "Nous voulons notre curé! Nous ne le laisserons pas partir!"

Des réunions eurent lieu. Le 12, une délégation fut envoyée à Winnipeg pour demander à Sa Grandeur Mgr Sinnott de nous conserver notre cher curé. Cette délégation remit à Monseigneur une lettre appuyée de 320 signatures, et plaida avec ardeur la causes des paroissiens. Sa Grandeur resta inébranlable.

Le dimanche, 15 au soir, nouvelle réunion où il fut décidé, le temps manquant, de téléphoner à Monseigneur pour réitérer notre demande. Rien n'y fit. Il fallut se résigner et M. le Curé est parti mardi soir.

Et quelles scènes, au moment de ce départ qui eut lieu après le Salut. Notre regretté curé lui-même, malgré ses efforts, ne put maitriser ses larmes, et ce n'est qu'avec peine qu'il réussit à adresser quelques paroles aux nombreuses personnes qui, aussi émues que lui, venaient lui faire leurs adieux.

Quoi de plus triste! mais aussi quoi de plus beau, et de plus touchant, qu'une telle manifestation, montrant le sincère attachement d'une paroisse à son Curé!

M. l'abbé Kessler s'est éloigné, mais son souvenir est resté. Certains prétendent qu'une fois parti il sera vite oublié. C'est là une erreur profonde; nous prétendons, au contraire, que ce souvenir est assez profondément gravé chez nous pour être ineffaçable.

* * *

Pendant la réunion du 15 au soir, quelqu'un ayant suggéré l'idée de faire un cadeau à M. le Curé, une collecte fut organisée. En très peu de temps cette collecte permit d'offrir à notre curé une jolie bourse garnie de cent piastres. C'est peu de chose, mais le temps manquait et ceci prouve une fois de plus l'estime dont jouissait M. l'abbé Kessler dans la paroisse.

YAN.

MGR MANNIX A DUBLIN

Londres, 17.—S. G. Mgr. Mannix, archevêque de Melbourne, Australie serait nommé archevêque de Dublin, Irlande, comme successeur de S. G. Mgr Walsh, décédé récemment.

ELECTIONS GENERALES EN SASKATCHEWAN

Regina, 17.— Les élections générales en Saskatchewan auront lieu le 9 juin. Cette déclaration a été faite hier par le premier ministre Martin.

Le gouvernement propose beaucoup de réformes pour le cas où il reviendrait au pouvoir. Dans son manifeste, le premier ministre Martin déclare que c'est l'intention du gouvernement de coopérer avec les fermiers pour améliorer les méthodes de vente du grain et des autres produits. Le gouvernement continuera aussi sa lutte contre le coût trop élevé du transport.

LA RECOLTE DES FRAISES DETRUITE

Binghamton, N.Y., 17.—Une forte gelée s'est étendue ce matin sur tout l'état de New York, a croit-on ruiné complètement la récolte de fraises. Toutes les pousses étaient en fleurs. La récolte des premières tomates a été détruite et celle des autres légumes considérablement endommagée.

LES INCENDIES DE FORETS EN RUSSIE

Riga, 18.—Le journal "Isvestia" de Moscou dit que des incendies de forêts qui se propagent dans le centre de la Russie ont pris une telle proportion que l'on craint une catastrophe dans toute la zone forestière. Les causes en sont attribuées à la sécheresse, à la négligence des paysans et aussi à la désorganisation du service forestier.

Les statistiques sont incomplètes mains dans 24 provinces 11,346 incendies ont été signalés, détruisant ou endommageant 5,400,000 acres de bois.

LA TROISIEME INTERNATIONALE

Riga, 17 mai. — Le parti communiste uni et les ouvriers industriels du monde ont été invités à participer au troisième congrès de la Troisième Internationale, à Moscou, en juin, comme représentants américains. C'est "l'Izvestia", de Moscou, qui annonce cette nouvelle en publiant la liste officielle des invitations.

Les ouvriers industriels du monde seront représentés, dit-on, par M. William D. Haywood, qui est sans doute encore à Moscou, où il a pris part à la conférence des ouvriers des transports, le 18 avril.

Cinquante-trois pays participeront à ce congrès.

Parmi les organisations qui seront admises se trouvent les suivantes: pour la France, le parti socialiste français et la minorité des syndicalistes révolutionnaires; pour l'Allemagne, le parti communiste uni et le parti communiste du travail.

PREMIER PAIEMENT

Paris, 17 mai. — D'après une dépêche de Berlin, une note officieuse annonce qu'en exécution de l'ultimatum des Alliés obligeant l'Allemagne à payer un milliard de marks-or dans un délai de 25 jours, le gouvernement allemand a offert à la commission des réparations un premier paiement immédiat de 150 millions de marks-or, représentés par des devises étrangères.

Le versement en sera effectué à l'endroit désigné par la commission des réparations. Le reste du paiement sera effectué dans le délai prescrit.

LA DETTE FRANCAISE

Madrid, 17 mai. — Les négociations pour la liquidation de la dette de 600 millions contractée en 1916 par la France paraissent avoir abouti à d'heureux résultats.

Le gouvernement espagnol a consenti à échelonner sur trois années les versements successifs et ces versements auront une importance progressive au fur et à mesure de l'amélioration du change.

L'assurance sur la vie est une protection indispensable au père de famille — une économie nécessaire au jeune homme. Tout homme d'affaire porte des assurances sur sa vie; par là, il protège sa famille et son commerce au cas où la mort viendrait le surprendre avant qu'il ait pu réaliser son rêve, et il bénéficiera lui-même s'il survit au terme de sa police. Demandez des renseignements à J.-A. Hébert & Cie, Ltée, 516, Edifice "Avenue". Vous n'encourez aucune obligation.

La semaine

LA PRESSE CATHOLIQUE AU PEROU

Lima, Pérou, 18. — La population catholique du Pérou comprend trois millions d'âmes. Les protestants font une propagande très active.

La presse catholique du Pérou comprend deux quotidiens: la **Tradicion** à Lime, et **El Deber** à Arequipa. Il y a aussi quelques hebdomadaires.

La **Tradicion** n'est lu que par les membres du clergé et par quelques laïques. **El Deber** est le journal le plus important d'Arequipa.

Les diocèses de Cuzco et d'Ayacucho ont des organes diocésains. A Lima il y a deux revues mensuelles.

La presse anti-catholique est pratiquement la seule presse du Pérou, en dehors d'Arequipa.

Les quelques catholiques qui ont quelque fortune manque de la générosité nécessaire pour promouvoir la presse catholique.

La hiérarchie ne contrôle pas la presse catholique et ne lui vient pas en aide au point de vue financier parce qu'elle est plutôt pauvre. Les journalistes catholiques suivent les directions de l'épiscopat.

UN SOUVENIR DU TEMPS DES CROISADES

Paris, 18.—Une intéressante découverte vient d'être faite dans l'église de Saint Josse-sur-Mer, en Artois. En plaçant dans un reliquaire neuf les reliques du saint-patron de la paroisse, on découvrit que les reliques étaient enveloppés dans une pièce de drap oriental d'apparence curieuse.

Le directeur du musée du Trocadero, à Paris, fut mandé pour examiner cette étoffe. Celui-ci déclara que c'était une étoffe précieuse apportée de Palestine en France par les Croisés. On pouvait encore lire l'inscription suivante: "Gloire et bonheur au Caïd Abou Mansour Negtekin. Que Dieu le garde! . . ." Le reste de l'inscription était illisible. On peut cependant, grâce à cette inscription, indiquer l'époque à laquelle remonte cette étoffe. Negtekin était un des généraux du Sultan Abd-Al-Malek qui le fit mettre à mort en 961. Cette étoffe date donc du milieu du Xe siècle.

LA GREVE DES MINEURS DE HOUILLE EN ANGLETERRE

Londres, 19.—On nourrit toujours ici l'espoir que la grève des mineurs de charbon arrivera à sa fin. Le retour soudain du premier ministre à Londres est considéré comme de bon augure. Sir Robert Horne, le chancelier de l'Echiquier, a entrepris certains pourparlers de ci et de là, depuis quelque temps, et il doit en soumettre les résultats à M. Lloyd George. Celui-ci décidera alors s'il vaut la peine de réunir encore une fois les parties aux prises.

Thomas Ashton, l'un des chefs ouvriers du Lancashire, propose qu'on abandonne l'idée d'une participation des ouvriers aux profits, et qu'on accepte une solution temporaire au problème.

L'exécutif des employés des chemins de fer s'est réuni mardi, de même que celui des employés du transport. Il est proposé maintenant qu'une réunion mixte ait lieu, bien que les chefs de l'un et l'autre clan ne soient pas entichés au projet.

Le premier ministre, Lloyd George a eu de longs entretiens avec les chefs mineurs du pays de Galles et quoiqu'il n'ait rien dit en public du résultat de ces entretiens, on en espère d'excellents résultats. On dit en certains endroits qu'il faudra au moins trois mois de travail avant que les mines puissent revenir à leur plein rendement.

LES POISONS DE L'INTELLIGENCE

Pour préserver la race chinoise des ravages causés par l'opium, les autorités de l'Empire du Milieu ont interdit l'usage de ce poison.

S'il est une loi qui n'est pas observée, c'est bien celle-là Le *Journal de Pharmacie et de Chimie* nous apprend que la Chine a exporté aux Etats-Unis, pendant les dix premiers mois de 1919, 250 tonnes d'opium brut, d'où on put extraire 35 tonnes de morphine environ. Or, une seule tonne étant nécessaire pour toute l'Amérique, les 24 autres son réexpédiées au Japon et en Corée. De là, par contrebande, la morphine pénètre en Chine, où son emploi se répand de plus en plus. Quand on pense qu'une tonne de ce produit suffit pour 32 millions d'injections, on se rend compte des ravages que la morphine provoque dans ce pays.

Quant à l'opium préparé, toujours en usage malgré l'interdiction, il vient en droite ligne de l'Inde. Le service des douanes chinoises a saisi, en 1919, 21 tonnes d'opium et 200 kilos de morphine de contrebande, ce qui ne représente qu'une très faible partie de ce qui entre clandestinement en Chine tous les ans.

LE RAJUSTEMENT DES SALAIRES DES CHEMINOTS AUX E-U.

Chicago, 19.—La réduction générale des salaires pour les cheminots inexpérimentés, qui aura lieu le 1er juillet, en vertu d'une décision du "Railroad Labor Board", s'étendra à tous les autres employés de chemin de fer.

Le "Railroad Labor Board" des Etats-Unis a annoncé qu'il avait décidé que les "conditions actuelles justifient dans une mesure qu'il reste à préciser, un réadjustement à la baisse, des salaires de employés de transport, qui sont parties aux litiges déjà entendus par la commission."

Cette nouvelle qui affecte les employés sur presque tous les chemins de fer des Etats-Unis était entièrement inattendue, vu que la commission n'avait pris, qu'hier, la cause en délibéré.

La commission a déclaré qu'elle rendrait sa décision finale le 18 juin sur tous les différends présentés avant le 18 avril et que sa décision entrera en vigueur le 1er juillet. En juillet dernier, la commission avait augmenté de 20 p.c. les salaires des ouvriers inexpérimentés et d'autres sortes d'ouvriers. La décision de juillet dernier affectait près de 2 millions d'hommes et accordait des augmentations s'élevant à 600,000,000 par année.

On peut dire encore quelle sera la réduction.

ILS ONT ATTEINT LE MAXIMUM

Washington, 19. — Au point de vue de leur efficacité, les chemins de fer américains ont actuellement atteint le maximum, a déclaré Daniel Willard, président du "Baltimore and Ohio", devant le comité d'enquête du sénat. L'an dernier, dit-il, ils étaient à leur minimum.

Le problème financier existe encore, dit M. Williard; il prétendit par l'explication de relevés que les dépenses d'administration des chemins de fer avaient augmentées dans les récentes années à tel point que durant les revenus malgré les plus hauts barèmes de transport qui aient été accordés.

Cet excès de dépenses, déclara M. Williard, a été causé en grande partie par l'augmentation du coût de la main d'oeuvre et des salaires.

"En comprenant 1920 avec 1916, dit-il, nous trouvons que les heures de travail sur les chemins de fer américains ont augmenté de 7 1-2 pour cent mais que le total des bordereaux de paye a augmenté de 151 pour cent.

REORGANISATION DE L'ARMEE FRANCAISE

Paris, 20.—M. Louis Barthou, ministre de la guerre, vient de déposer à la Chambre française des députés son bill pour la réorganisation de l'armée française. D'après ce bill l'entraînement militaire que chaque français doit faire durera 18 mois. Jusqu'ici il devait faire trois ans.

La nouvelle armée française en temps de paix sera composé de 450,000 hommes effectif qui pourra être doublé par une mobilisation de 12 jours. Cette armée comprendra 34 divisions d'infanterie soit 350,000 hommes. Le reste sera composé de divisions de cavalerie, d'artillerie. On donnera une détention spéciale à l'aviation. Il y aura 140 escadrilles de bombardement et 80 escadrilles d'observations, comprenant 32,000 hommes, effectif qui sera de 300,000 en temps de guerre.

Le bill fixa à 9 le nombre des maréchaux de France. Trois maréchaux seulement feront du service en temps de paix.

LA CAMPAGNE ELECTORALE

Belfast, 18.—Le Conseil Municipal de Belfast a hier refusé au Sinn Fein l'usage de l'historique Ulster Hall pour y tenir un meeting électoral. Ce meeting devait avoir lieu hier soir. Une foule nombreuse d'ouvriers des chantiers maritimes précédés d'une fanfare et de l'Union Jack ont occupé Ulster Hall pour faire échec au projet présumé des Sinn Feiners de s'emparer de force de la salle que leur refusait l'autorité municipale. Des forces considérables de police accompagnées d'autos blindés se tenaient prêtes à toute éventualités, mais rien de sensationnel ne s'est produit.

LES FONTS BAPTISMAUX OU CLOVIS FUT BAPTISE DECOUVERTS

Reims, 18.—Des ouvriers travaillant dans les ruines de la cathédrale de Reims ont découvert, sous le pavé du choeur, les fondations de la cathédrale de St.Hincmar, détruite au IX siècle par un incendie. En continuant leurs travaux d'excavation, ces ouvriers trouvèrent des traces de la première église qui fut construite à cet en-
C'est un anniversaire qui doit être Gaule, qui baptisa Clovis, le premier roi chrétien de la France, au V siècle.

Sous les ruines de l'ancien maître autel on trouva 250 pièces d'argent et, découverte plus précieuse encore, un puis scellé rempli d'eau.

De ce puits part un tuyau en plomb qui permettra de trouver les fonts baptismaux où Clovis reçut le baptême.

M. BRIAND EST TRES FERME MALGRE LES DIFFICULTES

Paris, 19.—Le premier ministre Briand, parlant hier soir à des journalistes, a déclaré que la France insisterait pour que le traité de Versailles soit respecté, quand il s'agira de délimiter les frontières entre la Pologne et la Haute-Silésie. Il a réitéré ses déclarations de samedi dernier aux correspondants de journaux, disant que la France ne permettrait pas une invasion de la Haute-Silésie par les troupes allemandes.

M. Briand a ajouté qu'il ne voyait pas la nécessité de rencontrer le premier ministre britannique avant qu'on ait été en mesure de compulser tous les documents relatifs à la question de Silésie et au dernier plébiscite. "Je n'ai rien à ajouter à ceci, continua M. Briand, que j'entends garder l'attitude que j'ai prise. Dans toute cette controverse, la France ne suivra que la ligne de conduite qui lui est tracée par le traité de Versailles.

Il ne peut y avoir aucune autre base de discussion. D'autre part, la France et l'Angleterre ont le droit de discuter, mais comme étant deux parties égales. Et M. Lloyd George lui-même l'accordera, quand on en aura fini de ce malentendu.

"Moi aussi, dit M. Briand, je veux que l'on respecte le traité de Versailles, mais il n'est rien dans ce traité qui stipule que les riches régions minières de la Silésie doivent aller aux Allemands, et que les Polonais se contentent de ce qui, restera. Je n'ai pas envie d'engager une controverse avec M. Lloyd George, mais je maintiens ce que je vous ai déclaré, à vous correspondants, samedi dernier."

M. Lloyd George a peut-être fait allusion aux paroles de M. Briand, quand il a dit plus tard que la question silésienne devrait être réglée par les Alliés et non par Korfanty, le chef des insurgés polonais, qui ont virtuellement pris la Haute-Silésie.

La réouverture des Chambres françaises, après un congé de trois semaines, doit se faire aujourd'hui. On s'attend à ce que le cabinet Briand soit le centre d'attaques nombreuses. Les amis du ministère sont confiants et président une forte majorité, si la question vient sur le tapis d'un vote de confiance. Ses adversaires cependant sont d'avis qu'on ne verra plus un scrutin donnant un résultat de 424 voix contre 29. C'est là les chiffres du scrutin quand il s'agit de permettre ou non le dernier voyage à Londres de M. Briand.

Douze interpellations sont inscrites au feuilleton. M. Briand a dit qu'il ne ferait aucune déclaration en Chambre, tant qu'il n'aurait pas pris connaissance de toutes les interpellations. On ne croit pas qu'un vote de confiance soit demandé avant samedi.

L'OEUVRE DES VIEUX TIMBRES

Ne jetons pas les vieux timbres. Faisons-les parvenir plutôt à la Maison Provinciale des Soeurs Grises de St-Boniface, qui se chargent de les faire parvenir à un bureau spécial, lequel bureau s'occupe d'acheter par ce moyen, des ornements d'église pour les paroisses pauvres ou dévastées de la Belgique. Merci à tous ceux qui voudront bien coopérer, à si peu de frais, à cette oeuvre.

LE CANADA MUSICAL

Le public anglais, qui n'avait pas cessé d'écouter et d'applaudir les opéras de Wagner pendant la guerre, vient d'acclamer Fritz Kreisler, le violoniste autrichien. Rome, de son côté, a donné son approbation la plus entière au dernier opéra de Wascagni "Le Petit Marat". Mary Garden a fait un speech spirituel au lunch des hommes d'affaires de Chicago pour la troupe d'opéra. Louis Hasselmans sera l'un des chefs d'orchestre du Metropolitan pendant la prochaine saison. Un luthier canadien prendra part au concours de violons anciens et modernes à Paris au mois d'octobre. Vincent d'Indy, le grand compositeur français, fera un séjour de sept semaines en Amérique à partir du mois de décembre. Le Canada Musical publie un article de Reynaldo Hahn sur le chant; aussi, la première Lettre de Paris de Louis Durey. Le directeur du Metropolitan a lancé son prospectus préliminaire pour la saison d'automne. Dans les nouvelles d'Europe, nous voyons que la célèbre Melba a donné son concours pour une fête au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Le Canada Musical est en vente au prix de 15 sous. Pour les abonnement. $3 par année, s'adresser à Casier postal 1509, Montréal.

Au Long-Sault

(Suite de la 1re page)

grands, c'est que de leur race ils ont élevé, jusqu'au plus haut point, les meilleures vertus, les plus parfaites hérédités, le courage ardent, le don absolu de soi-même, dans une pensée de foi sublime. Faisons que chez nous survivent les meilleurs éléments de l'humanité; défendons, gardons intacte notre âme latine et chrétienne; vous surtout, jeunes gens, qui êtes responsables de l'avenir. Un jour, si c'est nécessaire, si les heures tragiques surviennent, dans l'atmosphère morale du pays, maintenue ardente et purifiante, des âmes plus grandes surgiront, des hommes s'élèveront, incarnations de toutes les volontés, de toutes les aspirations de la race; une fois de plus ce sera la rencontre d'une belle nature française et de tous les enthousiasmes de la foi, et dans l'histoire de la Nouvelle-France apparaitra la deuxième légion Dollard.

La même alliance de la foi et de l'âme française perpétuera chez nous les dévouements dont nous avons besoin non pas une seule fois, mais souvent, mais tous les jours, non pas seulement aux heures tragiques, mais à chaque instant de notre vie nationale toujours menacée. Elle seule, cette alliance, ne nous le cachons pas, élève les âmes assez haut pour qu'elles s'égalent au sacrifice et pour qu'elles aillent jusqu'au bout.

Ici, près du champ clos où se sont immolés les chevaliers, je puis en appeler à leur exemple. Mais j'en appelle aussi à toute notre histoire. Si, depuis trois siècles, nous nous sommes entêtés à ne pas mourir, si nous gardons tous les bienfaits de la culture française, si ceux qu'on opprime parmi nos frères, voient encore des secours venir vers eux; si la Nouvelle-France est restée une réalité vivante; si notre foi écarte de chez nous le grand conflit social; si nos poitrines se dilatent dans une atmosphère respirable; si les égoïstes et les démissionnaires euxmêmes peuvent poursuivre en paix leurs rêves de sensualistes et de fainéants, à qui le doivent-ils, à qui le devons-nous, si ce n'est toujours, aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui, à cette petite minorité de fous et d'idéalistes, de combatifs et de croyants assez forts pour avoir dompté en eux tous les assauts de la peur et des intérêts, assez arriérés pour croire et professer qu'il existe quelque chose de plus haut que le portefeuille personnel, de plus haut que les calculs intéressés, que les frayeurs des pusillanimes et continuent, malgré les ricanements des uns et les lâchetés des autres, à vivre, à s'user et quelquefois à mourir, pour leur pays, pour l'amour du prochain et pour le Christ.

* * *

Comme jadis elle a gardé serrés les uns près des autres les compagnons du Long-Sault, comme elle les a liés jusqu'à la fin dans le serment de la mort, gardons la foi qui nous unit; entre nous tous défendons le lien que le temps ne brise pas. Et gardons aussi la langue qui nous relie à cette glorieuse histoire.

Un soir de la dernière guerre, dans les tranchées allemandes qui sillonnent la terre de Pologne, tout à coup, un chant s'élève la nuit, plaintif et traînant, du côté des tranchées russes; les Polonais prêtent l'oreille; ils reconnaissent leur chère prière nationale à la Vierge, les Petites heures de l'Immaculée-Conception: "Hâte-toi de nous secourir, Vierge clémente". Les Polonais allemands répondent à leurs frères de Poznam qui sont là enrégimentés en face d'eux, et ainsi par-dessus les tranchées ennemies, par le lien de la foi et de la langue, se renoue la fraternité polonaise. De même, Mesdames, Messieurs, de cette tranchée fermée il y a deux siècles et demi, monte une prière qui est encore la nôtre, qui s'élève dans la même langue, avec le même accent. Sachons l'entendre, sachons y répondre; sachons entendre aussi la prière chrétienne et française qui monte des marches ontariennes, de nos marches de l'Ouest, de celles d'Acadie, de celles d'au-delà de la frontière; par-dessus les tranchées qui nous séparent, renvoyons-nous l'hymne de la foi invincible et fraternelle et que se maintienne à jamais l'unité de la Nouvelle-France.

ACCORD DE LA FRANCE ET DE LA BELGIQUE

Paris, 17 mai. — Les journaux attachent une certain importance aux conservations de M. Millerand, du roi des Belges et des ministres français et belges. Suivant le "Matin", les conversations auraient roulé sur le problème de la Haute-Silésie et l'attitude que prendraient les deux pays au cas où l'Allemagne toucherait à la Haute-Silésie sans l'autorisation des alliés.

Le "Matin" assure que l'accord de la France et de la Belgique sur cette questions est complet et sans réserves.

Le "Petit Parisien" annonce que le prince Hatzfeldt qui vient de démissionner de commissaire allemand en Haute-Silésie, a adressé une lettre au président de la commission interalliée déclarant que sa décision est motivée par le fait qu'il ne réussit plus à se faire écouter à Berlin. Le prince rend hommage à l'impartialité dont le général Lerond a toujours fait preuve à l'égard des Allemands et des Polonais. Il résulte des dernières informations que le calme règne dans la région.

On mande d'Oppeln que la situation reste grave. Les membres de la commission interalliée s'efforcent d'agir à la fois sur les Polonais et les Allemands en vue d'amener l'apaisement, mais ils constatent que leurs efforts auraient plus de chances de succès si les troupes dont ils disposent étaient renforcées de telle manière que les trois puissances alliées y fussent représentées.

Le "Temps" rappelle, à ce sujet, que la Conférence des ambassadeurs a été unanime, la semaine dernière, à demander qu'on établît sans retard l'envoi de renforts alliés en Haute-Silésie.

Une dépêche de Rome annonce que selon une information de source sérieuse, le gouvernement italien invariable dans son attitude sur la question silésienne, qui est de faire respecter toutes les décisions prises d'accord avec les alliés.

LES SEIN FEINERS PORTENT LA GUERRE A LONDRES

Liverpool, 17.—Des maisons situées dans des quartiers éloignés les uns des autres ont été envahies et incendiées par des inconnus. Les personnes occupant ces habitations ont toutes des parents servant dans la police royale irlandaise; elles ont été bâillonnées et ligotées, les meubles ont été enduits de pétrole et les envahisseurs y ont mis le feu. En quelques endroits les personnes ont été laissées à la merci des flammes par les inconnus qui se sont enfuis en automobiles.

Ces raids ont été de tous points semblables à ceux de Londres samedi soir. La police déclare que ces raids ont été parfaitement organisés et que dans la plupart des cas les hommes sont masqués.

MORT TRAGIQUE D'UN MISSIONNAIRE

Ottawa, 18. — Le courrier venant de Fort Norman, territoire du Mackenzie, nous apporte la triste nouvelle de la mort d'un Père missionnaire oblat, noyé accidentellement pendant qu'il était à la pêche.

En octobre dernier, le R. P. J. M. Frappesauce, O.M.I., partit pour le lac de la Grande Ourse, en compagnie d'un frère oblat, pour une partie de pêche. Le lac n'était recouvert de glace que depuis quelques jours. Les deux pêcheurs avaient avec eux un long attelage de chiens et une certaine quantité de provisions.

Le R. P. Frappesauce, s'aventura le premier sur la glace avec ses chiens. Mais encore trop mince pour le porter, la glace céda, et le malheureux missionnaire disparut sans recours. Le frère qui l'accompagnait, comprenant qu'il lui était impossible de sauver le R. P. Frappesauce, repartit, immédiatement pour Fort Norman, pour annoncer la triste nouvelle aux autres missionnaires.

On retourna, quelques jours après sur les bords du lac, mais tout ce qu'on put voir, ce fut les chiens gelés à mort sur la glace. Quelques-uns même avaient été engloutis sous les glaces au moment de l'accident.

On n'a jamais retrouvé le corps du missionnaire.

Le R. P. Frappesauce était aussi chargé de l'évangélisation des Esquimaux de la Rivière au Cuivre.

Notons que si cette nouvelle vient seulement de nous arriver, c'est dû au fait qu'il ne vient qu'un seul courrier par année de ces régions du Mackenzie.

ILS REFUSENT LA REDUCTION

Buffalo, N.Y., 18 — Toutes les tentatives de la compagnie de chemins de fer New-York Central pour induire ses employés à accepter une réduction de salaire, ont échoué. Les présidents et le secrétaires de l'association de serre-freins et d'aiguilleurs, à l'ouest et à frein et d'aiguilleurs, à l'ouest et à l'est de Buffalo ont rejeté les propositions de réduction, et ont résolu de porter cette questions du rajustement des salaires devant les tribunal Fédéral des Chemins de Fer.

A la fin de la réunion d'hier, M. W. J. Fripp, gérant général du New-York Central, dans l'est et représentant les intérêts de la compagnie, au cours des négociations, a fait la déclaration suivante: "Les présidents et les secrétaires généraux de l'Ordre des Chefs de Trains, de la Fraternité des Serre-freins et des Aiguilleurs de l'Amérique du nord refusent la réduction de salaires d'environ 21 pour cent proposée par la compagnie New-York Central, le différend sera soumis au Tribunal des Chemins de Fer à Chicago dans quelques jours. Jusqu'à ce que soit rendue, le salaire actuel prévaudra."

LONDRES EST IRRITEE CONTRE LES SINN FEINERS

Londres, 19.—La police anglaise vient d'entreprendre une campagne active contre les Sinn Feiners en Angleterre. Déjà plusieurs centaines de gens soupçonnés d'être les auteurs des crimes commis la semaine dernière sont sous arrêt.

On croit que la série de meurtres et d'incendies qui a eu lieu récemment avait été organisée par des Irlandais voyageant à bord d'un yatch. On surveille les ports en conséquence.

La population londonienne est irritée contre les Sinn Feiners. Un cycliste qui portait partout les couleurs du Sinn Fein a été arrêté, puis battu de la bonne manière.

Dans les derniers douze heures on signale plusieurs engagements dans la région de Dublin, au cours desquels un soldat a été tué et plusieurs ont été gravement blessés.

Les autorités militaires ont fait un raid à l'Hôtel de ville de Dublin, et y ont pris les noms de tous ceux qui assistaient à l'assemblée de la Corporation.

Une des conséquences désastreuses des désordres de la semaine dernière a été de retarder la conférence Lloyd George-De Valera en faveur de la paix.

LLOYD GEORGE NIE

Londres, 18.—Le Premier Ministre Lloyd George nie la nouvelle d'une conférence prochaine entre lui et de Valera.

Il a simplement exprimé en Chambre l'espoir de coférer avec un représentant autorisé de l'Irlande, sans mentionner personne, c'est M. Martin H. Glynn, ancien gouverneur de New-York qui avait essayé d'occasionner cette entrevue.

PETITES ANNONCES

Tariff: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A VENDRE—Un tracteur Stinson 18-36, n'ayant servi qu'une saison. Conditions faciles. S'adresser à Eugène Fersand, Notre-Dame de Lourdes, Man.

ON DEMANDE une servante pour travail général. S'adresser à Mme T.-A. Bernier, 147, avenue Provencher, Saint-Boniface. Téléphone N 2524.

A VENDRE—Au village de Sainte-Amélie, Man.: Lot de 200x105. Maison de 5 chambres. Boucherie: 21x16, toute neuve. Forge, glacière, écurie pour 12 chevaux, garage, automobile Ford, jardin, citerne. Conditions: $3,500; $1,500 comptant, balance facile. Pour comptant 5 pour cent. S'adresser: Alex. Chouinard, Sainte-Amélie, Man.

MAISON A VENDRE—Située près de l'église du Sacré-Coeur. 58, Lydia. Tél. A 9524.

J. GILBERT—Seul représentant canadien-français de la "Sun Life Assurance Co. of Canada". Prenez une police jubilaire et sauvez 20 pour cent. Téléphone: A 2381, Edifice Lindsay.

ON DEMANDE une servante. S'adresser à Mme John Davis, 52, rue LaVérendrye, St-Boniface. Tél. N 1272.

A VENDRE—Bonne maison, presque moderne. Quatre appartements. Seulement $1,900. Paiement facile. S'adresser au No 26, rue Ritchot.

A VENDRE à des conditions faciles et prix réduit: un Tracteur Stinson tout neuf. S'adresser à la Liberté, Casier postal 2131, Winnipeg, Man.

CHAMBRES A LOUER—Deux belles chambres sur le devant, dont l'une avec balcon. A louer ensemble ou séparément, meublées ou non meublées. Maison moderne. Usage du téléphone. Prix modéré. 79, rue Victoria, Saint-Boniface (près de l'hôpital). Tél. N 2648.

ON DEMANDE une servante pour travail général. S'adresser à Mme Hector Tremblay, 739, Wolseley, Winnipeg. Tél. Sh. 2328.

FAITES VENIR nos paquets d'échantillons de tabac en feuille. Neuf différentes sortes. 4½ livres pour $2.00 seulement. Franc de port. S. Beaulieu, 504, DesMeurons, St-Boniface.

HOTEL DE CAMPAGNE—11 chambres, centre canadien-français, 4 acres en jardin. Bonne occasion pour ménage désirant revenu assuré. $2,500; $800 comptant, balance facile. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

HOTEL, magasin d'épicerie, salle de billard, 40 chambres meublées, dans centre canadien-français. Population: 15,000. Une véritable occasion pour ménage actif. Un bon paiement comptant est demandé. Le propriétaire quitte le pays. Revenu assuré: $6,000 par an. Prix pour le tout: $21,000. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNE FERME—Paroisse canadienne-française; 2 milles de deux stations et villages, un mille de l'école. Section complète, toute clôturée et en culture; 320 acres de terre neuve, 150 de labour d'été. Bonnes bâtisses, roulant et stock complet, engin et machine à casser et batteuse neuve. On vendra la ferme toute ensemencée à sacrifice, si un paiement comptant substantiel est fait. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg, Man.

BONNE MAISON—6 chambres, moderne, chauffage eau chaude, près Collège, à Saint-Boniface. Une occasion à $4,000. Termes faciles. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

MAISONS près église du Sacré-Coeur et écoles à Saint-Boniface. Bonnes occasions. $1,600, $3,500, $6,000. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

LOTS A BATIR—25, 23 et 50 pieds, près église et écoles. $250, $600. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg, Man.

COTTAGE meublé à vendre à Winnipeg Beach. $850 comptant. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

CHAMBRES MEUBLEES — "Suites", déjeuner et souper si désiré. S'adresser à 522, Bannatyne, Winnipeg. Tél. A8166.

ON DEMANDE une servante pour ouvrage général. S'adresser à Mme T.-F. Gallagher, 70, Walnut, Winnipeg.

A LOUER—Un logement semi-moderne de 5 chambres ou magasin avec grande cave. Près du pont de Saint-Boniface. S'adresser à l'Hôtel St-Georges, Suite 15. Tél. N 1521.

Moniloba Government Téléphones

Reprise du rapport quotidien du marché

Le 26 mai prochain, pour le bénéfice du public, particulièrement de la partie rurale, on reprendra le service GRATUIT du rapport du marché, fait à tous les abonnés, qu'on avait interrompu en 1919 à cause de la guerre et de la mise sous contrôle.

Pour obtenir le rapport du marché simplement appelez votre Central ou l'Information et demandez "Markets" avec le numéro de référence désiré. Nous donnons les cotes suivantes:

Référence No	Articles	Grade	Fermeture à Winnipeg
1.	Blé	1 Nord	Le minot
2.	Avoine	2 C.W.	Le minot
3.	Orge	3 C.W.	Le minot
4.	Lin	1 N.W.C.	Le minot
5.	Patates	Au char	Le minot
6.	Oeufs	Très frais	La douzaine
7.	Beurre	Campagne 1	La livre
8.	Volailles	En vie	La livre
9.	Poulets	En vie	La livre
10.	Dindes	En vie	La livre
11.	Taureaux	De choix	Le cent
12.	Vaches	De choix	Le cent
13.	Cochons	De choix	Le cent
14.	Moutons	Bons	Le cent
15.	Température prédite.		

NOTE.—Cote de la fermeture du jour de 4 p.m. à 4 p.m., le jour suivant. Toute cote pour la meilleure qualité. Gratuitement fournie à tous les abonnés. Aucune responsabilité assumée pour les erreurs de transmission.

SACRE-COEUR

Samedi soir, 21 courant, il y avait grande fête au 815 de l'avenue Winnipeg, résidence de M. et Mme F. Castéla, à l'occasion des fiançailles de leur fille Renée avec M. Camille Ste-Marie. Fête pleine d'entrain et de franche gaieté où toute la gamme de divertissements fut épuisée avec succès et enthousiasme par la charmante jeunesse qui remplissait les salons, et au milieu de laquelle la fiancée brillait comme une étoile dans le bleu firmament de sa délicieuse toilette.

Vers minuit un exquis souper fut servi avec grâce et abondance comme digne complément de cette agréable soirée qui, aux regrets de tous, finit trop tôt, bien qu'à une heure très avancée de la nuit.

* * *

M. J.-O. Dubuc, du bureau J.-A. Hébert & Cie, est de retour d'un voyage d'affaires à Saint-Claude.

* * *

M. Omer Labonté, de Pascoag, R. I., vient d'arriver avec sa famille dans notre paroisse. Il tiendra une maison de pension, à 522, rue Bannatyne, en société avec son beau-frère, M. J.-C. Langevin.

Naissance : Joseph Louis Onésime-Jean Héroux, fils de Hector Héroux et de Maria St-Pierre. Parrain, M. Onésime Héroux; marraine, Mme L.-D. Héroux.

* * *

* * *

LE TURC ZORA AGE DE 147 ANS.

Constantinople, 19.—Zora, qui prétend avoir 147 ans, et qui peut encore porter facilement 200 livres, attribue sa longévité et sa santé au travail et à son régime d'alimentation.

Voici son système: Travail, sommeil, pas de tabac, pas de café, pas d'alcool, pas de viande, pas de beurre, pas d'eau mais beaucoup de thé, du miel, du sucre, des gateaux, du pain et du fromage.

Quel que soit réellement son âge, Zora et encore très alerte physiquement et mentalement.

Sa vue et sa mémoire sont excellentes et il se rappelle le jour où le premier bateau à vapeur est arrivé à Constantinople. Il a, dit-il, travaillé à Bitlis jusqu'à l'âge de 37 ans; de là, il est venu à Constantinople, où il a travaillé à l'arsenal turc pendant 80 ans.

Zora a été marié quatre fois. Ses femmes sont mortes et il ne lui reste que deux enfants. Son fils Osman, âgé de 97 ans, est malade et est retourné à Bitlis. Sa fille Couli Hanem, qui a 60 ans, est mariée et en bonne santé. La père de Zora est mort à 76 ans et sa mère à 83.

Zora se contente de peu. Il habite chez un Kourde à qui il paie un dollar et demi par mois. "Tout ce que je désire, dit-il, est du travail. L'oisiveté ruinerait ma santé. La santé, le bonheur et la sagesse ne viennent que du travail".

DEUX MILLIONAIRES ARRETES.

Paris, 17.—Deux millionnaires de la guerre, Roger Gault et Jules Bureau ont été arrêtés, accusés d'avoir volé. Les autorités disent que le nouveau conseil de la Société centrale des banques de province a trouvé au nombre de ses prétendues dettes actives quatorze traites sans valeur dont le total se monte à 3,300,000 francs pour lesquels Gault et Bureau sont responsables.

La police pense que ces deux individus, qui n'avaient pas un grand capital au commencement de la guerre, ont emprunté plus de 20 millions de francs dans différentes banques. Avec cet argent ils ont acheté des fabriques, un château, six automobiles et ont ébloui les habitués des lieux de plaisirs de Paris par leurs dépenses qui comprenaient quelquefois des pourboires de mille francs.

UNE FAIBLE MAJORITE

Rome, 18.—Le parti de la coalition nationale sur lequel s'appuie le ministère Giolitti, a fait élire 266 de ses candidats aux élections générales de dimanche, en Italie.

Les dernières statistiques du scrutin démontrent que les socialistes ont fait élire 134 des leurs; les catholiques ou parti populaire 101, les républicains 19, les partisans de l'ex-premier ministre Nitti 15, les slaves 6 et les Allemands 4.

Les ministre des Finances, M. Bonomi, a été réélu par une forte majorité dans Mantoue. Dans la Sardaigne, cinq député en faveur du gouvernement autonome pour cette île ont été élus. Auparavant, ce parti n'avait pas un seul représentant au parlement.

Aux dernières nouvelles, tous les membres du Cabinet avaient été réélus. Les anciens premiers ministres Orlando, Salandra et Nitti, et signor Denicola ex-président de la Chambre des Députés, se sont assurés de grosses majorités. Les candidats du gouvernement ont été heureux dans Turin, Gênes, Florence et Trieste. Les socialistes n'ont pas été heureux dans les grandes villes, ils n'ont eu de majorité que dans Milan et Bologne. On affirme que les socialistes Turati, Traves et Daragona, ce dernier secrétaire de la fédération du Travail, et signor Meda, chef du parti populaire, ont été élus.

D'après des rapport publiés dans le journal Il Paese, 40 personnes ont été tuées au cours des bagarres du jour de l'élection et le nombre des blessés aurait été de de 92.

Voici comment l'agence Stéfani annonce officieusement le résultat du scrutin dans diverses localités: A Rome, sept constitutionnels ou parti du gouvernement, quatre socialistes, trois membres du parti populaire et un républicain. A Florence, six constitutionnels, six socialistes, deux du parti populaire, deux communistes. A Gênes, six constitutionnels, trois du parti populaire, quatre socialistes et deux réformistes. A Naples, neuf constitutionnels, deux du parti populaire, trois socialistes et uns vétéran. A Milan, quatre constitutionnels, quatre du parti populaire et six socialistes. A Turin, huit constitutionnels, quatre du parti populaire, six socialistes et deux communistes.

M. JONNART ACCEPTE SOUS CONDITIONS L'AMBASSADE DU VATICAN

Paris, 17. On annonce que M. Charles Jonnart, sénateur du Pas-de-Calais, a accepté sous conditions de représenter le gouvernement français auprès du Vatican. M. Jonnart a déclaré qu'il n'accepterait l'ambassade de France que pour un temps limité. Cette période serait de six mois.

M. Jonnart partira le semaine prochaine pour occuper son nouveau poste.